



UN VOYAGE CULTUREL D'UN AN

LE COUP DE
PLUME

THÉÂTRE
MUSÉE
PHOTO
CINÉMA
DANSE
CONCERT

Écrit par Sandrine Mary

AVANT-PROPOS

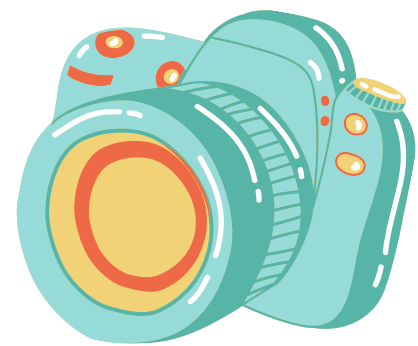
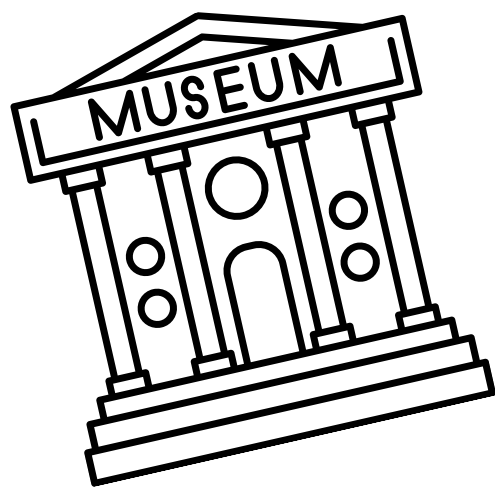


Dans le cadre du cours de Critique de productions culturelles donné par Monsieur Jean-Luc Depotte à l'UCLouvain FUCaM Mons, nous avons eu pour tâche de réaliser un carnet de culture. Pour ce faire, nous avons assisté à des productions culturelles, de types théâtrales, muséales, musicales, photographiques ou encore cinématographiques. Certaines d'entre elles étaient imposées, tandis que d'autres étaient laissées à notre libre choix.

Aujourd'hui, je vous présente mon propre carnet culturel, rempli de photos, d'anecdotes et d'informations utiles !

« Une culture n'est pas un patrimoine,
Une culture n'est pas un héritage,
Une culture, c'est quelque chose
Que l'on vit, et que l'on fait vivre »
(Mouloud MAMMERI)

SOMMAIRE



Concert du Trio de Mas Musici

Exposition photo « Naître Paysage » d'A.S. Costenoble

« Nuit Mystérieuse » : « Borealis » & « Museum of the Moon »

Exposition « Au-delà des formes » de Fernando Botero

Pièce de théâtre « Les fils de Hasard »

Film « Ouistreham »

Musée François Duesberg

Exposition « Inside Magritte »

Pièce de théâtre « On sait pas ce qu'on va faire mais on va le faire »

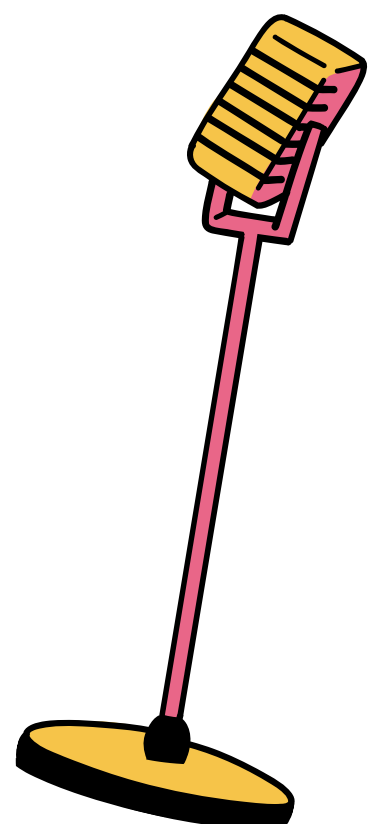
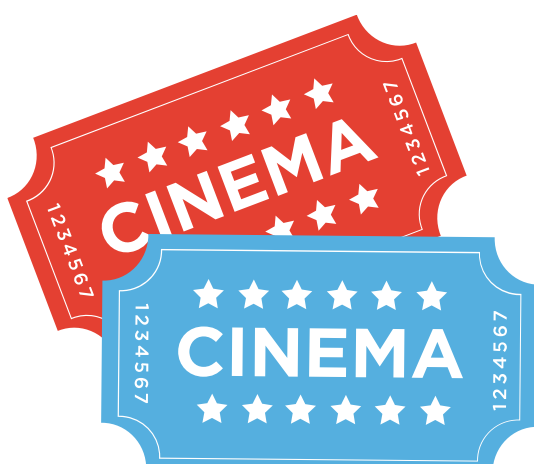
Exposition photo « Zoonose » de Cédric Gerbehaye

Exposition « Bouffons »

Spectacle de danse « Forces »

Conférence-concert « Le Cerveau Musicien »

Exposition d'art différencié « Art en Moi »



CONCERT DU TRIO DE MAS MUSICI

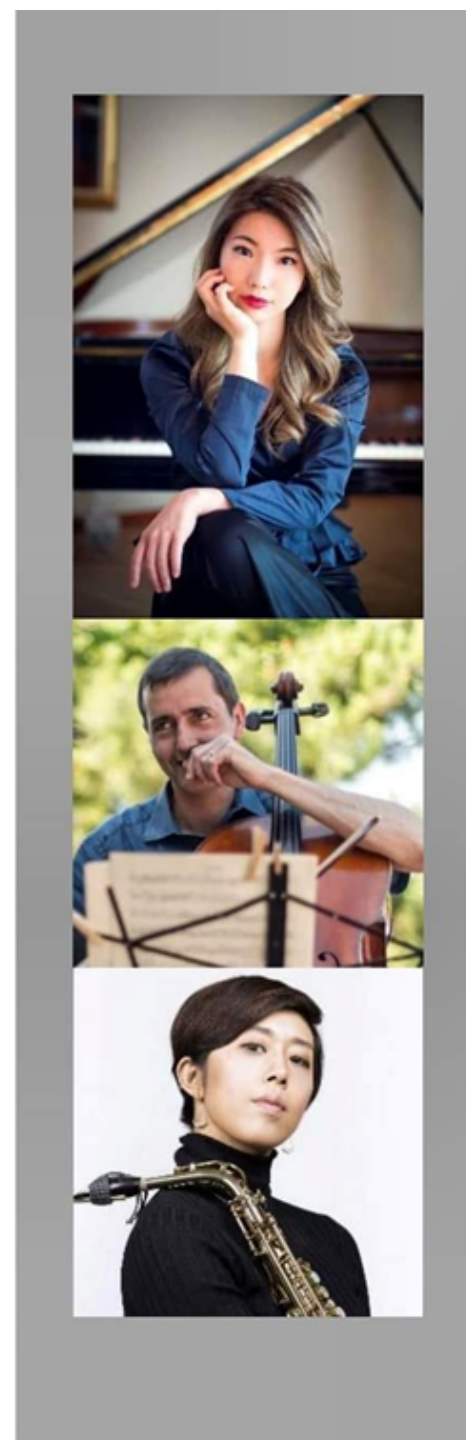
Le mercredi 22 septembre 2021 à 20h, avait lieu le concert du Trio « Mas Musici » dans la Chapelle du couvent des Sœurs Noires aux Ateliers des FUCaM (UCLouvain FUCaM Mons), situés au 2, rue des Sœurs Noires à Mons. Née en 2013, c'est une rencontre de musiciens formés en Belgique qui nous entraînent dans un cocktail de mélodies avec Ayumi Nabata au piano, Guy Danel au violoncelle et Yuina Takamizo au saxophone.

Les musiciens de Mas Musici ont pour ambition d'amener la musique de chambre dans des villages de France où on la programme d'ordinaire très peu.

Selon le dictionnaire Larousse, « *la musique de chambre est depuis le XIXème siècle, un terme général qui s'applique à des œuvres pour un petit nombre d'instruments solistes. Mais jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, avant la généralisation des concerts publics, il désignait une musique destinée à être exécutée chez un particulier, quel que soit son rang, par opposition à la musique d'église et à la musique de théâtre* ».

Ayumi Nabata est née en 1988 à Osaka, au Japon. Elle se consacre au piano dès l'âge de 4 ans avec sa grand-mère et décide à l'âge de 18 ans de partir en France afin de faire des études musicales au CRR de Paris. Elle obtient son diplôme et continue ses études au conservatoire de Rueil Malmaison, en région Île-de-France. En 2013, elle vient étudier en Belgique, au Conservatoire Royal de Bruxelles, où elle obtient son Bachelier et son Master avec grande distinction. Elle est aussi diplômée de pédagogie au Conservatoire de Mons et lauréate de nombreux concours internationaux. Également compositrice, elle a obtenu un prix pour sa pièce intitulée : « Le papillon et la bougie », retenue comme « grand gagnant » par le jury du concours « Leonardo 4 Enfants ».

Guy Danel a rencontré le violoncelle et le quatuor à cordes dans la classe de Pierre Penassou, un illustre quartettiste français. Après quelques années à l'Opéra de Bruxelles, il fonde le « Quatuor Danel », avec qui il prépare plusieurs intégrales, notamment de Beethoven ou encore de Weinberg. Cette aventure lui permettra de rencontrer des musiciens légendaires qui lui transmettront un héritage passionnant. En 2013, il s'éloigne du quatuor Danel afin de partager son temps artistique entre l'enseignement et la découverte d'un chemin artistique plus indépendant avec la rencontre de musiciens d'autres horizons. Il est aussi président fondateur de deux associations actives dans le domaine de la musique de chambre.



Mercredi 22/09/2021, 20 h

MAS MUSICI en concert

Ayumi Nabata (piano), Guy Danel (violoncelle), Yuina Takamizo (saxophone)

- « *Trio n° 4 en si bémol majeur, opus 11* » pour piano, clarinette (transcription pour saxophone soprano) et violoncelle, de **Ludwig van Beethoven** ;
- « *Kokoro* » pour saxophone soprano, de **Jean-Denis Michat** ;
- « *Cinq pièces dans le style populaire, opus 102* », pour violoncelle et piano, de **Robert Schumann** ;
- « *Trio* » pour clarinette, violoncelle et piano, de **Nino Rota**.

A la Chapelle des Sœurs Noires (Ateliers des Fucam, Mons)
2, rue des Sœurs Noires (entrée par le parking, rue Grand Trou Oudart)

Entrée gratuite / Réservation indispensable auprès de
Carine Pecher : cellule-culture-mons@uclouvain.be
(065/40.69.10)

Au fil des ans, un festival est né de cette rencontre et se déroule chaque été dans les villages de la vallée de la Creuse.



Yuina Takamizo est née en 1990 à Akita, au Japon. Elle obtient sa Licence en musique au Senzoku Gakuen College of Music en 2013, et son Master au Conservatoire Royal de Bruxelles en 2017. Elle obtient son Master didactique avec distinction au Conservatoire Royal de Mons en 2021, et participe à divers événements pédagogiques en tant que jeune enseignante. Nous avons déjà eu l'occasion de l'entendre jouer lors de l'un de nos premiers cours en septembre 2019 et lors de la leçon inaugurale de l'UCLouvain FUCaM Mons en octobre 2019.

Son groupe, « Trio Kanadé », constitué de trois musiciennes japonaises (piano, harpe japonaise appelée koto, et saxophone) participe à de nombreux événements qui promeuvent la culture du pays du Soleil-Levant.

Ce concert est un recueil de réalisations d'artistes provenant de divers milieux et époques. En passant de Beethoven, illustre pianiste du XVIIIème siècle à Jean-Denis Michat, artiste contemporain et professionnel du saxophone soprano.



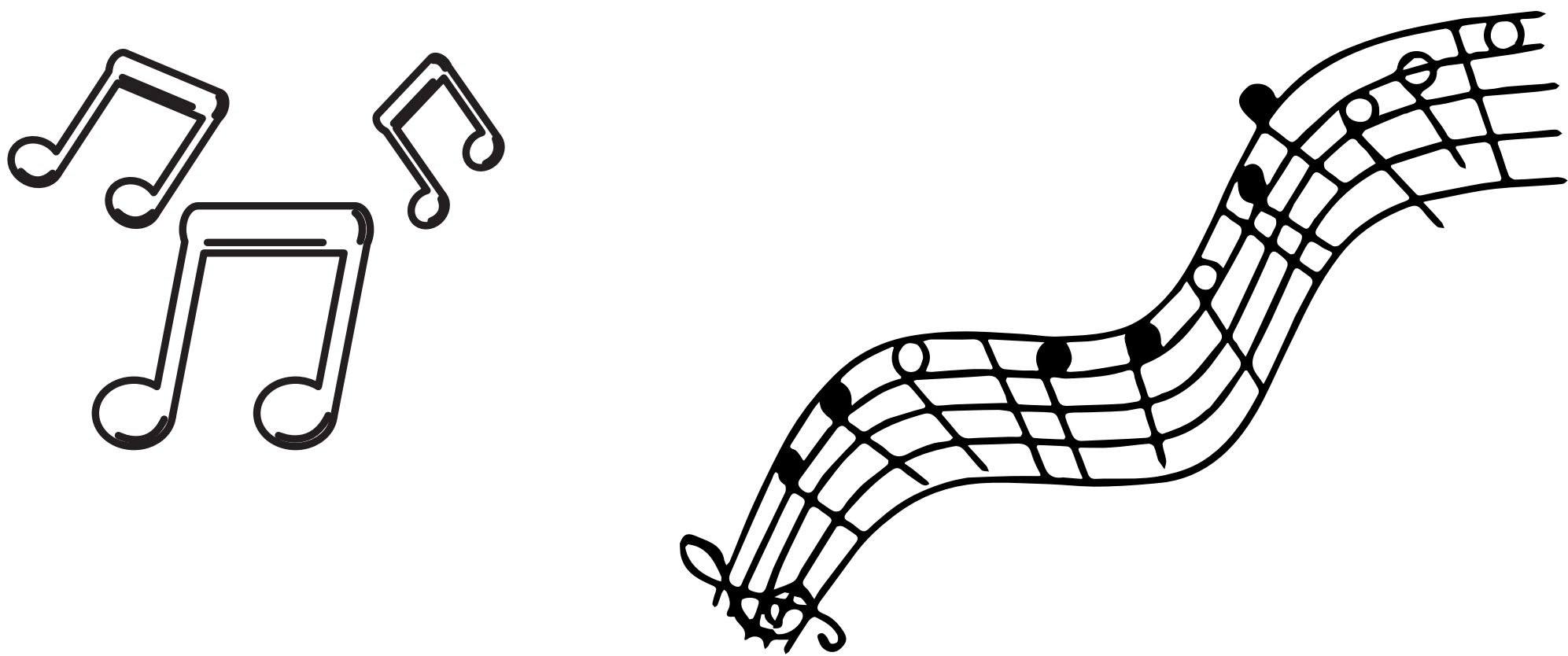
Avant le concert, les artistes se mêlent à la foule de spectateurs en discutant avec eux. Ceux-ci attendent impatiemment de les voir sur scène et sont parfois venus plus tôt pour assister au vernissage de l'exposition « De Re Metallica », accompagné du verre de l'amitié.

Une fois le public assis, les trois artistes rentrent en scène en nous interprétant « Trio n°4 en si bémol majeur, opus 11 » de Ludwig van Beethoven. La pianiste, Ayumi Nabata, porte une belle longue robe verte. Une assistante lui tourne les pages quand elle hoche la tête. On sent la coordination dans les trois instruments et la concentration maximale des interprètes quand ils jouent. Avec mes amis, nous nous trouvions au premier rang et le violoncelliste se trouvait à quelques mètres de nous. C'est une expérience unique puisque nous pouvions observer comment il maniait le violoncelle et l'accord de chacune de ses notes avec précision. Ce titre est une douce et captivante mélodie.

[Ce trio pour piano, clarinette (transcription pour saxophone soprano) et violoncelle, surnommé « Gassenhauer », a été composé en 1797 et dédié à la comtesse Maria Wilhelmine von Thun, protectrice de Beethoven à Vienne].

Ensuite, la saxophoniste Yuina Takamizo nous a interprété en solo le titre « Kokoro » de Jean-Denis Michat. J'ai trouvé que cette partie du concert montait très fort dans les aigus, et après en avoir discuté avec mes amis, ils avaient le même avis. Personnellement, je préfèrerais les moments où le trio était ensemble sur scène.

[Jean-Denis Michat est un artiste contemporain spécialisé en saxophone soprano qui réalise une carrière d'enseignant-concertiste].



Pour suivre, c'était au tour de Guy Danel, le violoncelliste et Ayumi Nabata, la pianiste, de nous interpréter en duo le titre « Cinq pièces dans le style populaire, opus 102 » de Robert Schumann.

[Malgré quelques cours de violoncelle durant sa jeunesse, le compositeur allemand Robert Schumann (1810-1856) n'a commencé à composer pour cet instrument que dans les dernières années de sa vie. Ces cinq pièces font partie des seules œuvres conservées pour cet instrument.]

Enfin, le trio réunit nous a finalement interprété le « Trio » de Nino Rota. Le concert a terminé sur une longue salve d'applaudissements bien mérités.

Je ne m'étais jamais rendue dans la chapelle du couvent des Sœurs Noires auparavant, et je trouve que c'est un beau décor pour un concert. Le piano se trouvait au centre de la scène, avec devant à gauche la saxophoniste et toujours devant mais à droite le violoncelliste. L'éclairage était présent pour les artistes et des bougies étaient allumées devant nous.

EXPOSITION PHOTO "NAÎTRE PAYSAGE"

ANNE-SOPHIE COSTENOBLE AVEC LES TEXTES DE CARL NORAC

Le vernissage de l'exposition photo « Naître paysage » d'Anne-Sophie Costenoble se tenait le vendredi 29 octobre 2021 dès 18h00, dans le cloître du couvent des Sœurs Noires aux Ateliers des FUCaM (UCLouvain FUCaM Mons), situés au 2, rue des Sœurs Noires à Mons. L'exposition était visible du 30 octobre au 23 décembre 2021.



Anne-Sophie Costenoble est née en 1967 à Courtrai. Kinésithérapeute et historienne de l'art de formation, elle débute la photographie au sein du collectif Caravane. Créé en 2009 et basé à Bruxelles, le groupe propose une photographie qui s'attache aux expériences et aux réalités humaines. Leurs photographies racontent le monde contemporain. Elle est également lauréate 2010 du 16ème Prix national Photographie ouverte du Musée de la Photographie de Charleroi.

Avec son approche sensible et poétique de la photographie, ses images semblent nous parvenir d'horizons lointains et nous partagent entre sentiments d'urgence et d'égarement.

Carl Norac est né en 1960 à Mons et est le fils d'un poète et d'une comédienne, Pierre et Irène Coran. D'abord professeur de français, attaché culturel et professeur d'histoire littéraire au Conservatoire de Mons, il est aujourd'hui devenu un écrivain belge renommé vivant de sa plume depuis plus de vingt ans. Poésies, contes, poèmes, spectacles musicaux : rien ne lui échappe. Ses nombreuses œuvres lui ont valu de nombreux prix dans divers domaines. En 2020, il a été élu Poète National pour deux ans. Il a cédé son titre d'ambassadeur de la poésie belge à Mustafa Kör en mars 2022.



Nous arrivons aux Ateliers des FUCaM, et déjà de nombreux curieux flânent dans les quatre couloirs qui composent le cloître. Une alternance de photos et de poèmes se fait apercevoir dès la première allée. Sous le feu des projecteurs, se trouvent les œuvres, chacune entourée d'un cadre noir. Certaines sont exposées côte à côte, par deux, par quatre. Certaines sont accompagnées d'un poème de Carl Norac, tandis que d'autres sont laissées seules pour contemplation. Les photos sont foncées, mais on y retrouve toujours un éclat de lumière, rappelant le procédé du clair-obscur. Presque toutes les photos sont en noir et blanc, sauf quelques exceptions tels que ces flamants roses.

Le clair-obscur, késako ?

Le clair-obscur, c'est le contraste marqué entre des zones claires et des zones sombres avec la luminosité pouvant être clair ou obscure. Cette technique donne plus d'intensité à l'image et souligne l'importance du sujet. Elle est apparue dès la Renaissance avec Le Caravage, utilisant peu de couleurs et se concentrant beaucoup sur les détails.

En tournant dans le deuxième couloir, j'ai l'impression que l'espace plus étroit nous invite à comprendre et à être encore mieux confrontés à l'œuvre. Un côté sensuel et mystérieux se fait sentir. Dans le dernier couloir accueillant les photos d'Anne-Sophie Costenoble, on y retrouve des cadres allongés composés d'un carré d'une couleur (rouge, bleu, vert) et de certaines photos et poèmes. Au bout de ce couloir se trouvent différents objets à vendre, en lien avec l'exposition. Après un deuxième tour dans le cloître, notre balade se termine avec le célèbre verre de l'amitié !

Quand un poète et une photographe se rencontrent...

La collaboration entre le poète et la photographe a débuté avec l'exposition « Tant de nuits à perdre » qui était visible à la Maison Culturelle de Colfontaine en mai 2021. Les mystérieux clichés d'Anne-Sophie Costenoble ont inspiré la plume sensuelle de Carl Norac. Il a commencé à écrire quelques vers qui correspondait pour lui avec ce que les photos faisaient ressortir, et les a envoyés à la photographe. Elle lui a répondu avec des photos, et lui de nouveau avec des vers. Ainsi de suite, un mécanisme s'est mis en place et a donné lieu à une exposition. Et le voyage ne s'est pas arrêté là, puisqu'ils ont décidé de continuer à collaborer ensemble autour de « Naître paysage ».

La photographe amène du mystère dans ses photos grâce à la technique de la camera obscura. La lumière rentre par le minuscule trou du sténopé numérique. C'est la forme primitive d'appareil photo, dépourvu d'objectif et de diaphragme dans lequel l'image se crée et est retournée lorsque les rayons lumineux passent et se croisent.



L'artiste aime le hasard, les flous et être surprise par ses propres images. Elle sait qu'une image est juste quand elle s'impose à elle et la surprend.

Comme elle le dévoile dans l'interview réalisée par Cilou de Bruyn : « *J'aime les lumières difficiles, les atmosphères crépusculaires, le trouble, l'opaque, le vulnérable... Une certaine insécurité également. Il ne faut pas que ce soit facile. Je travaille d'ailleurs au sténopé numérique, selon le principe de la camera obscura. Un boîtier numérique et, à la place de l'objectif, un cache avec un petit trou qui laisse entrer la lumière* ».

« Réveiller le cœur parfois endormi du spectateur »

Cette rencontre entre deux artistes a permis de réaliser un portfolio avec les éditions Bruno Robbe et le soutien de la Sabam. C'était l'occasion de découvrir cet atelier et les différentes techniques d'impression telles que la photolithographie, la linogravure et la sérigraphie. Imprimeur et éditeur, Bruno Robbe dirige l'atelier fondé en 1950 par son grand-père, Arthur Robbe, à Frameries. Chaque estampe sortie des presses est pensée, dessinée et réalisée sur place en collaboration avec l'artiste pour ensuite être imprimée à tirage limité, devenant édition originale.

Pour la petite histoire, l'ancien couvent des Sœurs Noires de Mons fut créé en 1485 et racheté cinq siècles plus tard par les FUCaM dans le but d'y installer un centre de formation et de recherche, les Ateliers. Au fil du temps, la vocation culturelle de ce lieu s'est affirmée. Comme nous avons pu le voir avec l'œuvre précédente, les concerts sont organisés dans la chapelle, et les expositions dans le cloître. Avec la Cellule Culture de l'UCLouvain FUCaM Mons créée en 2008, le cloître a été réaménagé avec de nouveaux panneaux d'accrochage, de nouveaux éclairages et sa vocation s'est précisée : cet espace sera essentiellement dédié à l'exposition de travaux photographiques.



« Embrasser cette main, chair ambrée sur nuit froide.
L'hiver est si présent que la neige gagne le blanc des yeux.
Même l'iris bleu se révèle laiteux à son tour.
Devant nous se meurt un dimanche sans objet. »



- Carl Norac

NUIT MYSTÉRIEUSE

"BOREALIS" & "MUSEUM OF THE MOON"



NUIT MYSTÉRIEUSE

"BOREALIS" & "MUSEUM OF THE MOON"

La culture était au cœur de Mons ce vendredi 29 octobre 2021, car après nous être rendus aux Ateliers des FUCaM, nous avons été à la rencontre de la « Nuit Mystérieuse », organisée par le Mars - Mons arts de la scène. A l'occasion de la Biennale d'art et de culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, plusieurs œuvres étaient mises à l'honneur durant le week-end : « Borealis », une aurore boréale sur la Grand-Place de Mons (29 → 30.10 - de 18h45 à 00h), « Museum of the Moon » (Hors les Murs), une lune monumentale au cœur de la collégiale Sainte-Waudru (29 → 31.10 - de 14h à 22h) et une nuit de « Rendez-vous Secrets » (30.10 - de 18h à 2h).

"Museum of the Moon"

Réalisée en 2016 par Luke Jerram, « Museum of the Moon » est une installation gonflable d'un modèle sphérique de la Lune, d'un diamètre de 7 mètres. C'est un ballon à hélium fabriqué par Cameron Balloons. La surface de la sphère est décorée d'images imprimées de la surface de la Lune à une échelle d'environ 1 : 500 000, et bien qu'elle soit lisse, la finesse des détails des images laisse penser qu'elle est texturée ! Plusieurs exemplaires font le tour du monde pour des expositions temporaires.

Avec mon amie, impatiente également de découvrir ce fabuleux spectacle, nous sommes d'abord allés à la collégiale Sainte-Waudru.

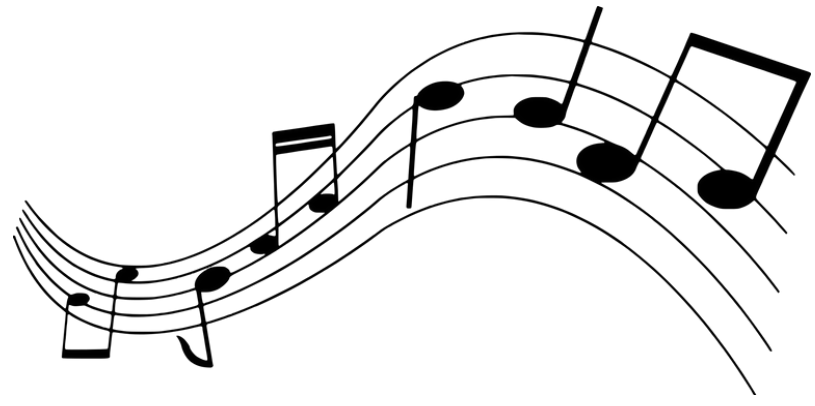


Me voici derrière la lune !



Après avoir monté son grand escalier extérieur, une musique trépidante nous accueille. Une file de gens se crée dans la longue allée, située entre les deux rangées de chaises, qui mène à la majestueuse et saisissante réplique de la Lune. Différents points de vue photographiques s'imposent à nous : d'abord de loin au bout de l'allée, puis plus proche, nous passons en dessous de la lune, pour enfin nous retrouver à l'arrière. La lumière qui illumine la Lune change, parfois colorée de doré ou de bleuté, elle laisse également apparaître son côté naturel gris et blanchâtre.

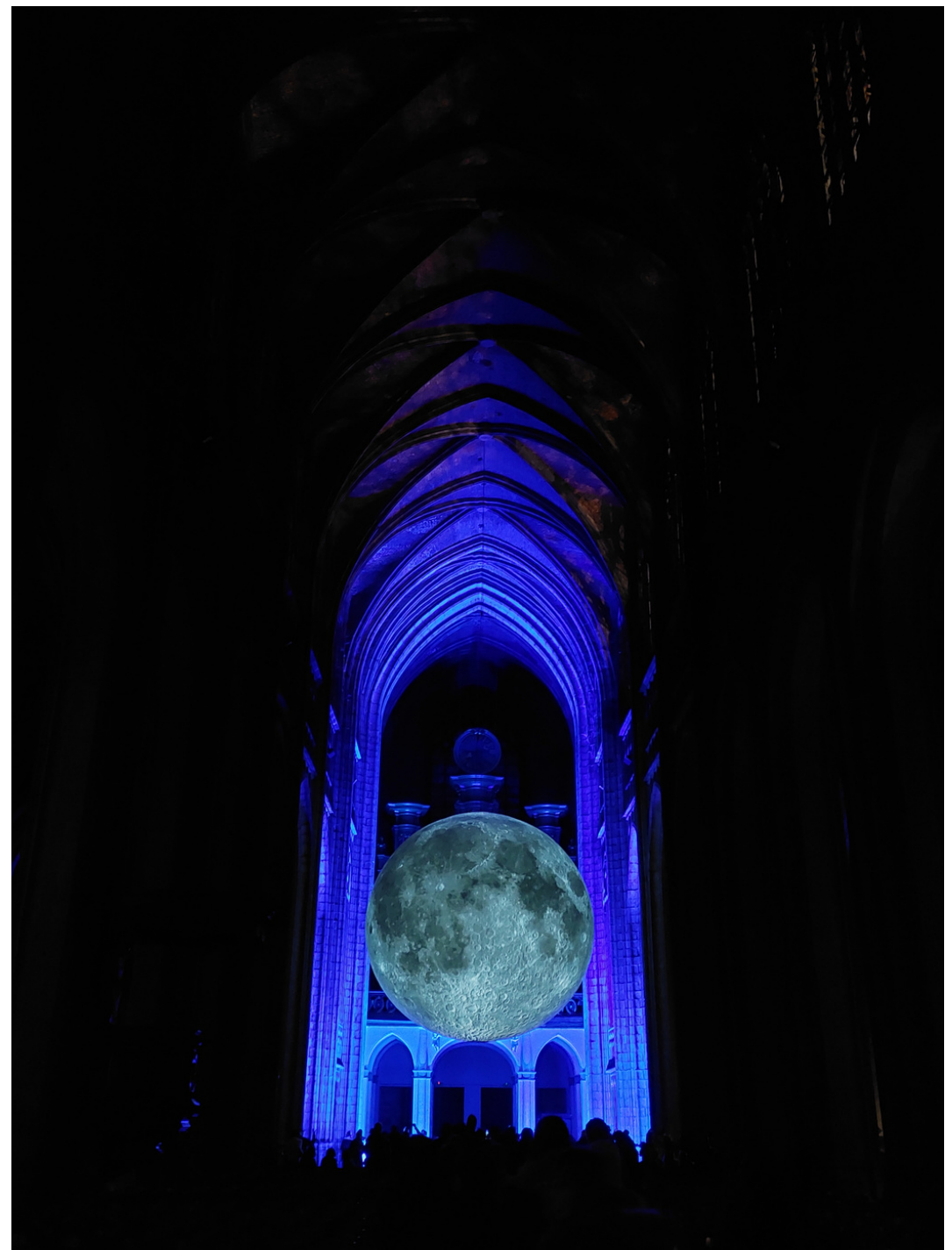
La musique et les bruits qui y sont associés nous mettent dans une ambiance spéciale, partagée entre l'apaisement et le mystère. « Three, two, one », comme une fusée au décollage, ces bruits nous font penser à des astronautes dans l'espace, et amènent un peu de stress sympathique



Quand on se trouve en dessous de la lune, on se rend mieux compte de sa grosseur, et effectivement on a l'impression qu'elle est abimée, qu'il y a de gros cratères dessus... Mais après coup, en regardant la photo de plus près, on voit les lignes des images collées, ainsi que le bouchon (je pense) qui servira à la dégonfler.



Je trouve que le lieu est très bien choisi pour y exposer cette lune, c'est visuellement très agréable. Avec le plafond de la collégiale illuminé de cette sorte et la lune placée au centre de celle-ci, l'endroit est idéal. L'ambiance est chaleureuse, tout le monde a les yeux rivés en hauteur, c'est un moment suspendu. L'instant invite à la rêverie.



Nous en avons ensuite profité pour visiter la collégiale, dans laquelle nous n'étions jamais rentrées !

"Borealis"

La vraie fausse aurore boréale « Borealis » a été imaginée par Dan Acher, un artiste suisse de 50 ans qui a la volonté de rassembler les gens sous un phénomène lumineux délocalisé. Son idée est venue des témoignages entendus de personnes qui ont eu la chance d'en voir une. Il n'en a lui-même jamais vu !



L'artiste interroge notre communion avec la nature et notre besoin contemporain de la contrôler. Il est actuellement engagé dans la sensibilisation au changement climatique. Il a notamment réalisé une œuvre pour la COP 26 à Glasgow, représentant un œil géant formé de milliers de portraits de gens rappelant aux dirigeants leur responsabilité... Depuis vingt ans, c'est un grand briseur de routine dans l'espace public, il a déjà posé une vingtaine d'installations à travers le monde, toujours en se posant la question de notre lien à l'environnement et à la communauté. Il est à la tête de son propre laboratoire d'expérimentation artistique et d'innovation sociale, « Happy City Lab », situé à Genève.

Mais comment ça marche ?

Mais comment ça marche ? Techniquement, des machines envoient des particules d'eau dans l'air qui s'illuminent, puis disparaissent et enfin réapparaissent selon le vent. Elles sont accompagnées de faisceaux lasers de haute puissance. Et c'est ainsi que sa création lumière naît.

Après avoir dégusté une spécialité belge, nous continuons notre exploration vers la Grand-Place. Des personnes ça et là sont arrêtées et regardent en l'air. Le moment est également suspendu.

Des voiles de couleurs rose/mauve, bleu et vert parcourent le ciel de la Grand-Place à vive allure, comme si ce dernier se mettait à danser. Afin d'être en cohérence, des lignes horizontales de lumières verte, rouge et bleue sont aussi projetées sur l'ensemble des bâtiments.

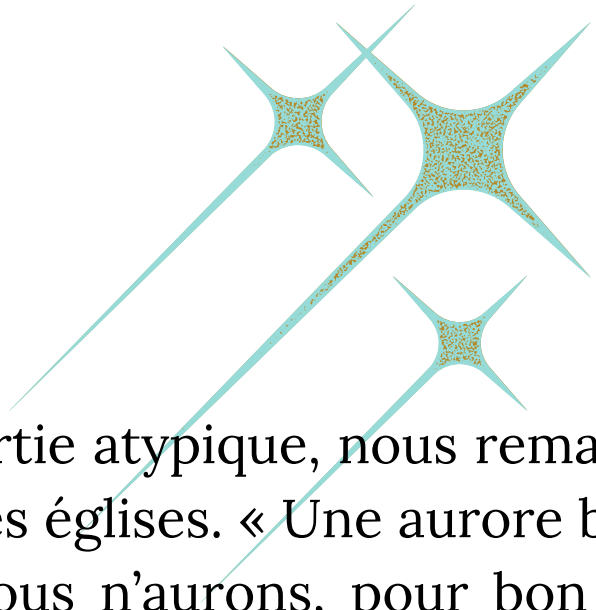


La bande sonore qui accompagne la danse lumineuse du ciel au rythme des couleurs qui dévalent, est composée d'une part, d'une musique assez cadencée et d'autre part de bruits plus lents. Nous remarquons également un certain silence qui s'installe quand nous nous plaçons en dessous de l'œuvre, qui témoigne d'une émotion générale d'émerveillement de la part du public présent.



Les aurores boréales n'étant pas projetées très hautes, nous nous sentons alors en proximité avec celles-ci. Le voile de lumières n'arrive pas au-delà des bâtiments. Vu d'en bas, on dirait de la brume.

Le beffroi est allumé, ce qui donne un joli spectacle.



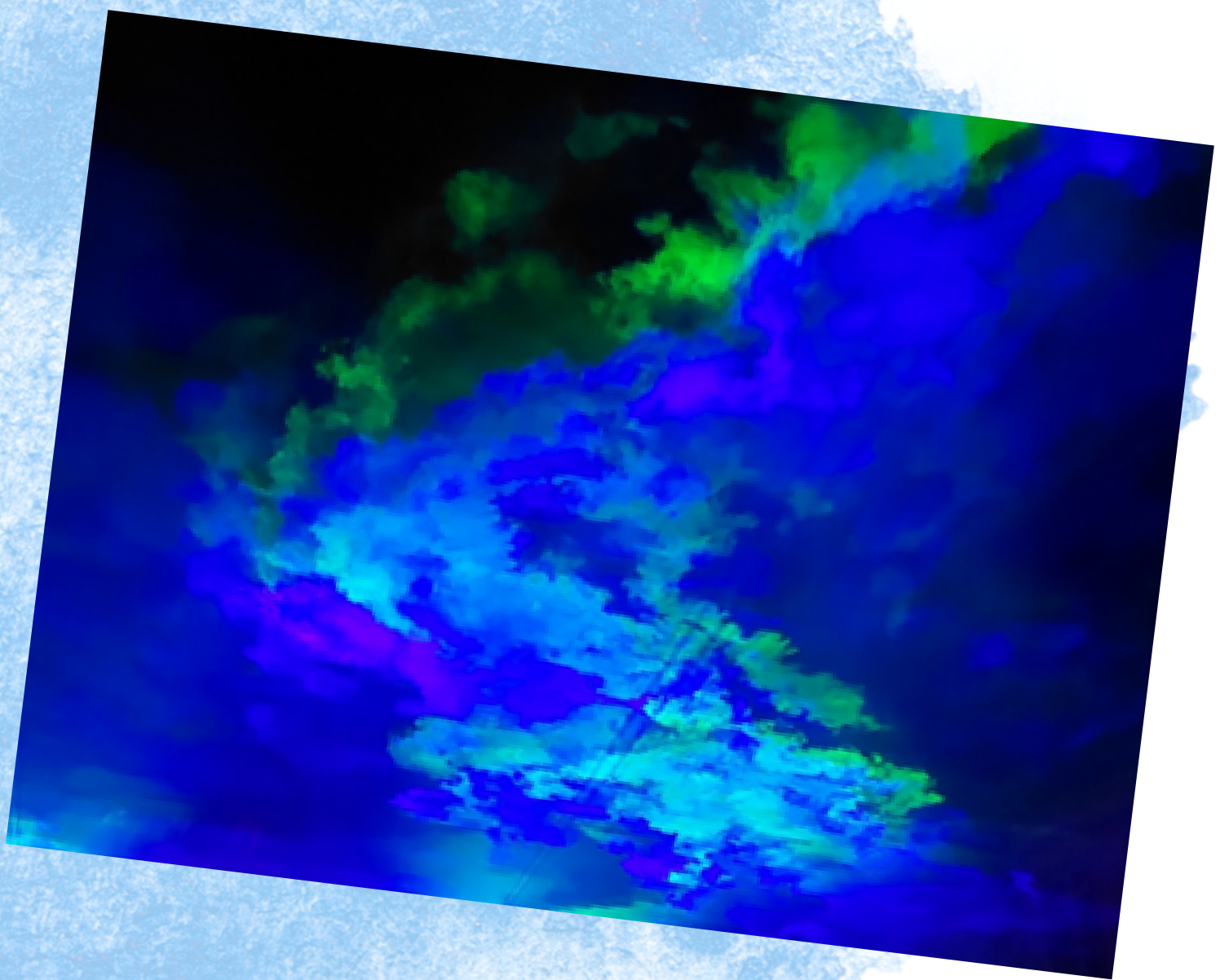
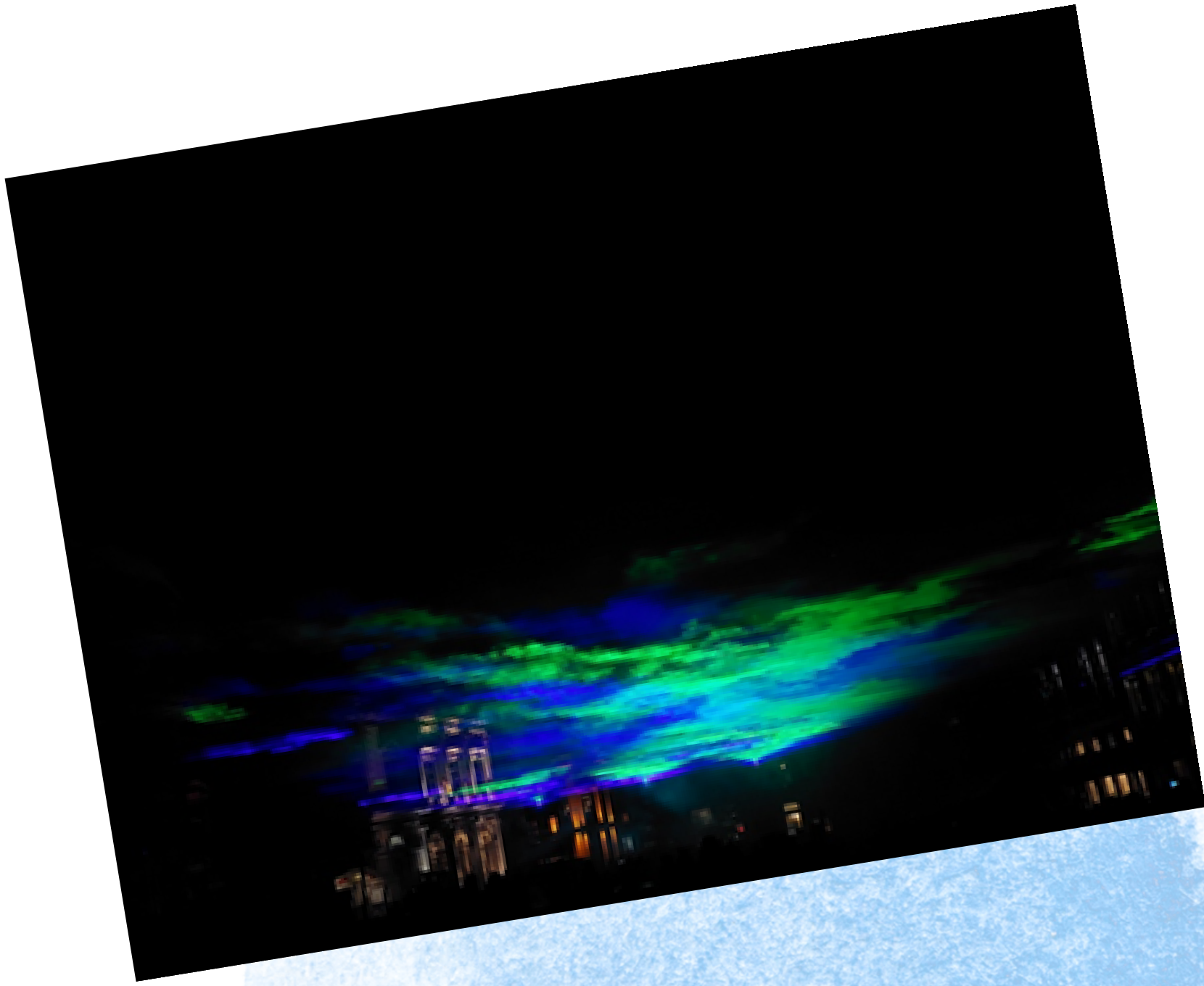
Ce fut vraiment une chouette sortie atypique, nous remarquons que l'art sort des musées, sort dans la rue et s'invite dans les églises. « Une aurore boréale à Mons », qui l'aurait cru ? Même si ce n'est qu'illusions, nous n'aurons, pour bon nombre d'entre nous, peut-être jamais l'occasion de voir une vraie aurore boréale de nos propres yeux, c'est donc une agréable petite plongée imaginaire dans les pays Nordiques, le temps d'un soir.

C'est également un art qui est assez accessible, non seulement parce qu'il est gratuit, mais surtout parce qu'il s'invite en tant qu'art de rue sur l'espace public. Certaines personnes qui ne seraient pas forcément rentrées dans un musée, viennent facilement voir ces œuvres.

"Les Rendez-vous secrets"

Le samedi, une nuit de « Rendez-vous secrets » était aussi organisée. Sur réservations, le concept consiste à ce que vous choisissiez une heure, sans savoir où vous n'irez, ni quelle proposition artistique vous aurez l'occasion de découvrir.

Quinze rendez-vous culturels étaient mis à l'honneur au travers de la danse, du théâtre ou encore de la magie.



EXPOSITION "AU-DELÀ DES FORMES"

FERNANDO BOTERO

Le vendredi 19 novembre 2021, nous sommes allés visiter l'exposition « Au-delà des formes » de Fernando Botero au BAM – Beaux-Arts de Mons. Cet espace culturel est situé dans le centre de Mons, Rue Neuve, n°8. L'exposition était visible du 9 octobre 2021 au 30 janvier 2022 et se déroulait dans le cadre de la deuxième « Biennale d'Art et Culture » de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Après une success-story d'expositions qui ont fait sensation (Keith Haring, Andy Warhol, Roy Lichtenstein...), le Bam invite Botero afin d'être dans la continuité du musée qui devient musée de société et articule la vie du musée à la vie de la ville.

L'artiste

Fernando Botero est un peintre et sculpteur colombien né en 1932 à Medellín. Il est internationalement connu pour ses figures et personnages aux formes pleines et exubérantes. Dès l'âge de 16 ans, ses dessins, ayant pour thème les taureaux, sont publiés dans un des journaux les plus importants de Medellín. En 1951, il présente ses premières expositions dans la capitale du pays, Bogota. Avec l'argent récolté de la vente de quelques-unes de ses toiles, il s'envole pour l'Europe. Barcelone, Paris, Florence : dans chacune de ces villes, Botero s'inscrit à une Académie des Beaux-Arts pour y étudier toutes sortes de techniques et d'arts.

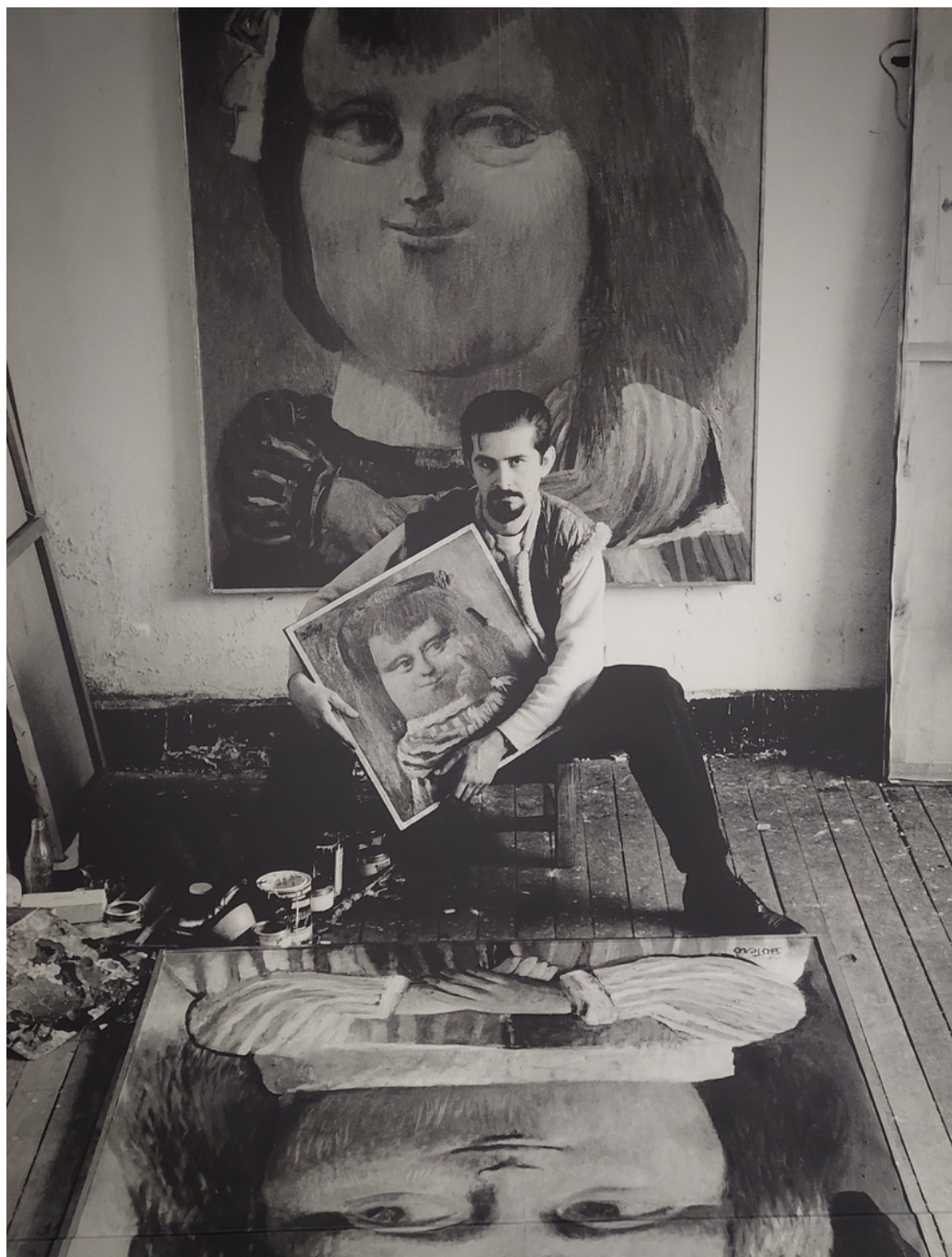


Fernando Botero, *les ducs d'Urbino*, d'après Piero della Francesca, 1998

Il retourne à Bogota mais ses peintures sont un échec. Sa carrière commence réellement en 1958 avec son œuvre « Nature morte à la mandoline ». Il met ainsi au point la déformation des volumes qui deviendra sa marque stylistique. Il devient professeur et voyage régulièrement entre la Colombie, New York et l'Europe. Il s'intéresse de plus en plus à la sculpture. Actuellement, les expositions qui lui sont consacrées se multiplient dans les villes du monde entier.

La visite

Etant un grand groupe d'étudiants, nous avons été séparés en deux sous-groupes pour plus de facilités. La visite guidée nous a permis d'en apprendre plus sur chacune des œuvres, sur la manière de penser de Botero et nous a appris des termes.



Nous commençons la visite au premier étage, accueilli avec cette grande photo en noir et blanc de Botero jeune qui pose avec ses œuvres dans un atelier. Ses principales influences sont l'art précolombien, les muralistes mexicains, et ses cours en histoire de l'art...

C'est durant ses années de formation, notamment en Italie avec les fresques et grands retables, qu'il retrouve la puissance monumentale qui l'avait auparavant séduit et influencé chez les muralistes mexicains. Nous remarquons cette influence sur cette grande fresque murale qui est exposée sur tout un pan de mur.

Muralisme mexicain

Le muralisme mexicain, c'est un mouvement artistique qui s'est développé au Mexique au début du 20ème siècle, dans le cadre de la modernisation de l'Etat mexicain après la révolution de 1910. Il se prétend être un art naïf accessible à tous les types d'observateurs. Les trois artistes marquants de ce mouvement sont **Diego Rivera**, **José Clemente Orozco** et **David Alfaro Siqueiros**.

On nous explique qu'à partir de 1957, Botero enrichit ses œuvres de couleurs fortes, de l'aspect massif et de la disproportion des corps. Selon lui, son œuvre vise un « réalisme bien entendu », c'est-à-dire une figuration accessible à tous, aussi libre que l'expressionnisme abstrait mais qui n'est pas liée à telle ou telle sorte de style ou d'idéologie.

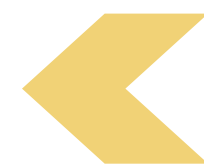




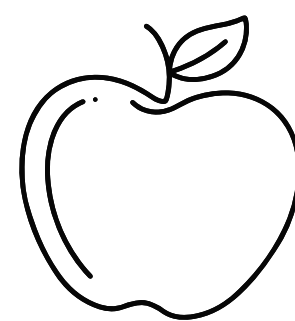
© RTBF Fernando Botero, *Nature morte à la mandoline*, 1956

C'est à cette même période que **la nature morte** devient sa marque de fabrique. Composer des éléments figuratifs inanimés lui permet de mettre de côté l'action et la narration pour mieux se concentrer sur les formes et les couleurs pures.

C'est en changeant les proportions d'une mandoline, dont il fait le trou beaucoup trop petit afin que l'instrument apparaisse beaucoup plus imposant, que Botero prend conscience du pouvoir **esthétique de la déformation**. En faisant le trou dans la mandoline, il se rend compte qu'il veut explorer les formes. Et pour lui, la réalité n'existe pas.



Nous remarquons déjà sur cette toile la disproportion, avec les personnages qui sont tout petits, comparé au bâtiment. Le soleil est noir, ce qui indique de la nostalgie.



" Une tête comme une pomme "

Le principe de déformation de l'artiste s'applique aussi bien à un fruit qu'à un personnage. Reprenant les propos de Paul Cézanne : « peindre une tête comme une pomme », Botero dira lui-même « Mes tableaux sont achevés lorsqu'ils atteignent cet état 'comestible', dans lequel les choses deviennent des fruits ».

On peut le voir dans la peinture « Les Evêques morts » où ceux-ci sont entassés et tout rond, ce qui nous fait penser à un panier de fruits. En parallèle, « La nature morte aux fruits » nous montre que le même procédé stylistique est utilisé, que ce soit pour peindre les évêques ou les pommes !



« *Mon tableau n'est complet que quand il est comestible* »



Les Evêques morts, 1965



Nature morte aux fruits, 1965

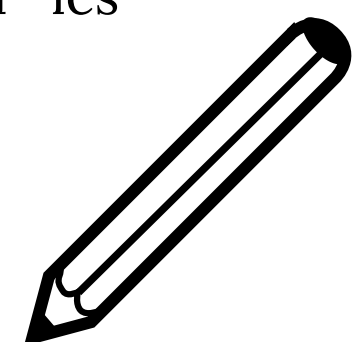


Poire, 1976 © Photo de la RTBF relatant de l'exposition

Effectivement, il représente aussi les fruits de manière difforme, comme par exemple avec cette énorme poire. Madame la guide met un de nos camarades devant la toile et nous dit que cette poire opulente n'est pas réaliste puisqu'elle fait deux mètres trente de haut, alors qu'à l'inverse Romain est réel.

Nous apercevons quelques détails drôles sur la poire : il y a un mini asticot et un petit bout mangé. Le fruit est énorme alors que les détails sont très petits. Le jeu des proportions augmente la perception.

Nous apprenons aussi que l'artiste utilise des procédés et matériaux spéciaux pour certaines de ces toiles : la sanguine (un pastel rouge), le fusain, le crayonné sur du papier d'amate... Il peint seulement à l'instinct et par imagination, il ne dispose pas d'objets devant lui en les reproduisant, tout sort de sa tête !





Fernando Botero, *Epoux Arnolfini d'après Van Eyck*, 2006



Les époux Arnolfini de Van Eyck

Il revisite les codes de la peinture en **se confrontant aux grands artistes du passé** en s'appropriant les œuvres d'autres peintres, comme par exemple Van Eyck, Van Gogh ou encore Raphaël. Il dilate les personnages. Voici les deux œuvres mises côte à côte. Dans *Epoux Arnolfini* de Van Eyck, une bougie est allumée. Chez Botero, celle-ci est éteinte afin de marquer la rupture avec le signe qui est fait à Dieu et à la religion. La disproportion est également visible avec l'énorme chapeau qui figure sur la toile de gauche.

Des petits films étaient présents afin de montrer l'évolution de la grosseur des personnages entre la toile originale et la toile revisitée de Fernando Botero.



Il réalise aussi des autoportraits. Il se base ici sur une œuvre de Van Gogh, « *La Chambre de Van Gogh à Arles* » en reproduisant une peinture similaire et en n'hésitant à se glisser dans le lit, avec la lampe allumée ! Lit qui d'ailleurs à l'air assez étroit comparé à la table de chevet juste à côté. Une pomme est visible à l'avant plan, comme pour rappeler sa marque stylistique.

Il construit ainsi son espace pictural en s'inspirant de lieux familiers et d'œuvres d'art du passé.

« *Un artiste est toujours un critique des autres artistes* »

Nous continuons notre visite en montant à l'étage du BAM, et découvrons ce pourquoi Botero est fort connu : **les femmes nues**. Il dispropotionne l'opulence des corps féminins par rapport aux objets et aux espaces qui les entourent pour exprimer une certaine sensualité. Il prône l'obésité morbide dans ces toiles, ce que beaucoup lui ont reprochés. Il dira, « je n'aime pas le mot gros, je préfère le mot volumétrique ».

Il revisite plusieurs mythes et saisis les personnages dans l'action. Il est figuratif mais pas réaliste, les robinets n'étant pas raccordés au bain dans certaines œuvres par exemple.



A partir des années 60, Fernando Botero commence à s'intéresser à la sculpture et privilégie ainsi la technique de l'huile sur bronze. A travers la sculpture, il s'inscrit dans la lignée des maîtres de la Renaissance, qui étaient souvent peintres et sculpteurs.

L'artiste veut aussi supprimer les barrières entre les différentes catégories sociales et ne veut plus d'hierarchie. Avec l'iconographie chrétienne « Ecce homo » (« Voici l'homme »), Botero représente le Christ dans sa fragilité humaine.

On dirait que Jésus attend, apaisé, tranquillement avec une petite couverture. Non visible sur ma photo, quelques gouttes de sang parcourent le torse et les épaules du Christ, malgré que la couronne d'épines soit réduite. D'origine à exprimer la souffrance du Christ, Ecce Homo revisité par Botero amène du calme et de l'apaisement.



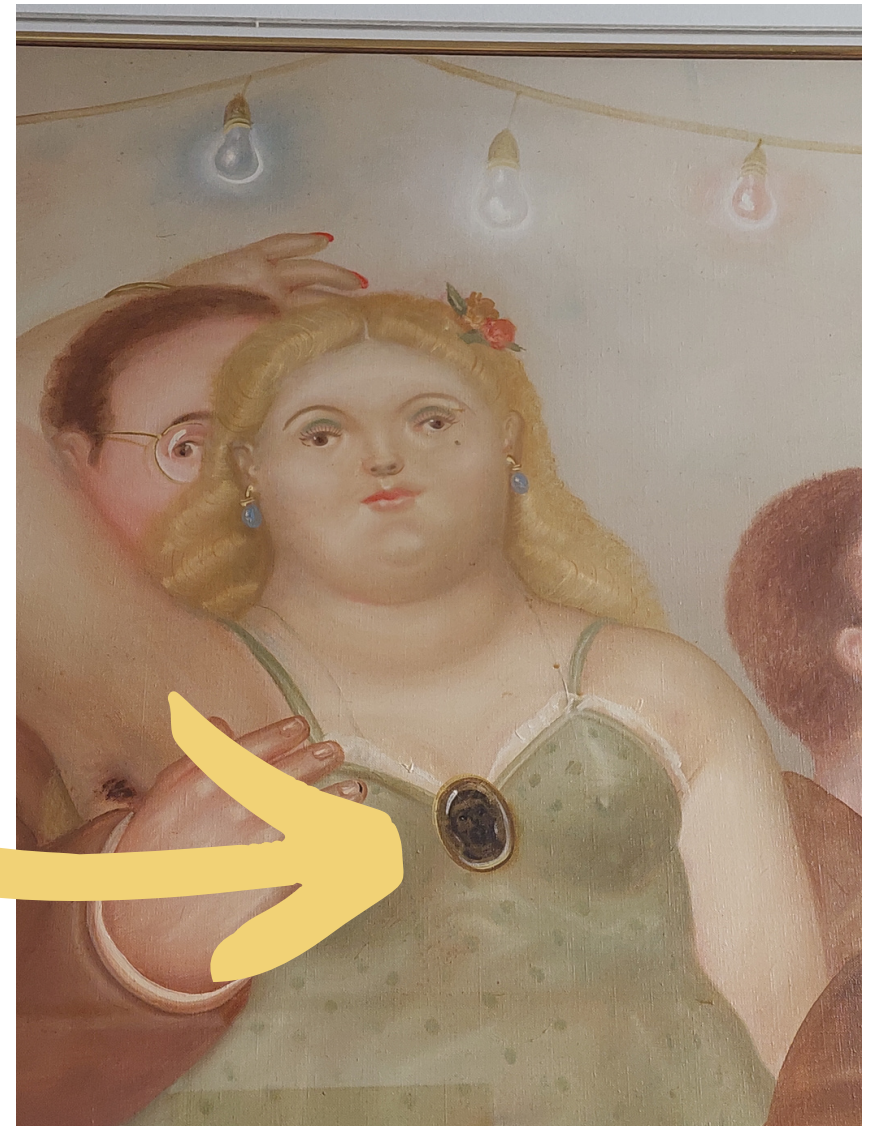
Ecce Homo, 1967



La guide s'arrête un instant pour que nous cherchions un petit détail sur cette scène de bordel. En effet, en zoomant sur le cou de la dame située au centre de toile, nous apercevons l'autoportrait de Botero dans son pendentif ! Le titre « *La Maison de Raquel Vega* », signifie en réalité « la maison close ». Nous remarquons une fois de plus que les proportions sont complètement déjantées.



La Maison de Raquel Vega, 1975

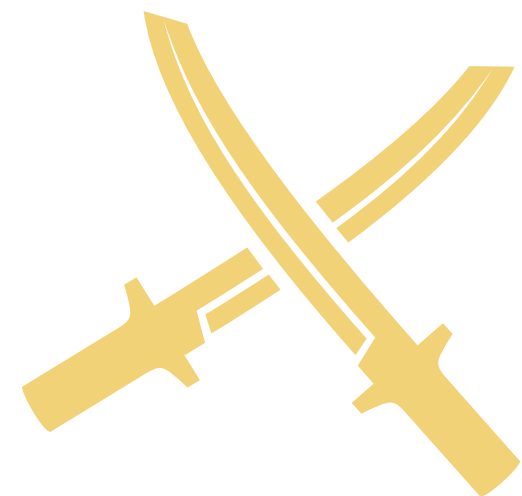


Ici, « *La veuve* » est en noire, et si on zoome, on remarque qu'elle est en train de pleurer. Cette toile représente la pauvreté et la misère, ce qui est difficile à croire, tellement les couleurs sont fortes. Au début, on a envie de sourire. Le plus souvent, les personnages des œuvres de Botero ont des visages inexpressifs.

L'artiste est aussi militant et en peignant des scènes de violence et de douleur, il montre les injustices et les drames de l'époque contemporaine. Il dénonce les crimes des dictatures sud-américaines, la violence de rue en Colombie, les guerres et les souffrances des réfugiés. Pour lui, l'art a le pouvoir de préserver la mémoire des événements, mais pas de changer la société.



« L'art peut offrir un témoignage qui perdure dans le temps et dans la mémoire collective »



Ainsi pendant 14 mois, il travaille sur des esquisses représentant les tortures infligées par l'armée des Etats-Unis aux **détenus irakiens de la prison d'Abu Ghraib en Irak**. Pieds et poings liés, certaines peintures montrent des bras et des jambes en moins.

Afin de ne pas choquer, ces peintures sont exposées dans une petite salle appart, assez petite, dans laquelle les murs sont peints en noir, et non pas en blanc comme dans toutes les autres salles de l'espace culturel.



Nous terminons la visite en découvrant les **dernières œuvres de Botero**, datant de 2019 et portant sur le Carnaval. Le thème des fêtes populaires est récurrent chez Botero et montre que le carnaval permet de bouleverser l'ordre établi en invitant tout habitant à danser et chanter, en mélangeant leurs rôles sociaux derrière les masques.

L'exposition permettait de découvrir des œuvres extraites des collections du BAM. Des petites sculptures étaient par exemple mises face à un tableau de Botero qui y correspondait.

Finalement, bien que l'artiste soit contemporain, on peut faire un lien entre ses œuvres et notre nouvelle « ère ». Promouvoir le fait que tous les corps sont beaux est (re)devenu tendance de nos jours, les femmes n'ont pas peur de se dévoiler sous leurs rondeurs.

Les œuvres « *Contorsionniste* » et « *Danseuse à la Barre* » pourraient aussi être interprétées par le fait que tous les sports sont accessibles à celui qui le veut, qu'importe son physique. Le sujet reste bien sûr à débat, l'obésité morbide étant reconnue comme maladie.



Bien que ce n'est pas forcément le genre d'exposition que j'aurai été voir de moi-même dans un musée, je l'ai trouvé riche de savoirs et de découvertes. Les couleurs des toiles sont vives, variées et pour la plupart, font passer des messages sociétaux.

PIÈCE DE THÉÂTRE : "LES FILS DE HASARD"

Le jeudi 9 décembre 2021 à 20h30, nous nous sommes rendus au Théâtre du Manège, situé dans le centre de Mons, afin d'y découvrir la pièce de théâtre « Les fils de Hasard, Espérance et Bonne Fortune ». Elle était jouée du 8 au 12 décembre et se déroulait dans le cadre du Focus gastronomie et immigration italienne de la Biennale Révélation Mons 2021.

La pièce a été créée en 2016 par la metteuse en scène Martine De Michele avec la troupe « En Compagnie du Sud », sur base de la création originale « *Hasard, Espérance et Bonne Fortune* », créée en 1996 par Francis D'Ostuni avec le Théâtre de la Renaissance de Seraing.



Elle retrace l'histoire de Salvatore, Luigi, Benito, Italo, Filippo, Antonio, Modesto, et tant d'autres dont le destin a changé suite aux « accords du charbon » signés par la Belgique et l'Italie en juin 1946. La Belgique s'engageait alors à envoyer, chaque jour, en Italie, 200 kilos de charbon par ouvrier mineur expédié... Déjà joué à plusieurs reprises, ce spectacle est toujours une (re)découverte pour chacun !

Martine De Michele était à l'époque une jeune comédienne de 24 ans faisant partie de la troupe de théâtre qui jouait la pièce originale créée par le Théâtre de la Renaissance et a ainsi eu l'idée de reprendre ce spectacle vingt ans plus tard. Reprise en 2016, la pièce permet de commémorer le 70e anniversaire de l'accord charbonnier italo-belge.



Affiche de la pièce « Hasard, Espérance et Bonne Fortune » en 1996. Fonds du Théâtre de la Renaissance (Seraing, Belgique), 1979-1998. Coll. IHOES

La pièce originale était davantage un travail de construction avec quatre vrais anciens mineurs racontant leur histoire sur scène (certains étaient malades, c'était donc vraiment une émotion particulière), le recueil de témoignages de migrants italiens et la présence de deux chanteuses lyriques.

Dans la pièce revisitée, la pièce des « fils » de Hasard, Martine De Michele y apporte une touche de temps présent avec un point de vue de seconde génération, de femme et de chanteuse. Elle va souvent utiliser le chant traditionnel face aux témoignages, qui remplace le chant lyrique.

Certaines scènes ont été supprimées, tandis que d'autres ont été ajoutées comme la scène du mariage. Pour construire au mieux le spectacle et être au plus proche de la réalité, les acteurs ont rencontré des anciens mineurs encore vivants. Ils ont aussi rencontré des experts, spécialistes du savoir sur l'histoire de l'immigration italienne et de tout ce qui en découle : travail à la mine, maladies...

C'était important pour la metteuse en scène de réunir des acteurs d'origines diverses, car cette histoire est aussi bien celle des Italiens que celle des Belges. Pour elle, c'est un véritable travail de mémoire, qui regroupe les gens et fait parler à nouveau d'une page de notre histoire sociale.

" Hasard, Espérance et Bonne Fortune "

Le nom de la pièce, « *Hasard, Espérance et Bonne Fortune* » renvoie à des noms de charbonnages : le Charbonnage du Hasard de Cheratte, situé à Visé dans la province de Liège ; et la Société anonyme des Charbonnages de l'Espérance et Bonne-Fortune, ancienne société d'exploitation de charbonnages, également de la région de Liège. Son activité se situait dans les anciennes communes de Saint-Nicolas, Montegnée et Ans. Le nom « Espérance » est aussi lié au Charbonnage de Bonne-Espérance, dans le Hainaut, qui tire son nom de l'abbaye de Bonne-Espérance.

Déroulement

Dans l'entrée du Théâtre, sont installées de petites expositions remémorant l'histoire de l'immigration italienne. Un peu plus loin, le spectacle fait salle comble, les derniers arrivants doivent d'ailleurs s'asseoir sur les chaises en bois se trouvant devant les gradins. La scénographie est composée de deux fois deux gradins placés en vis-à-vis et séparés par un grand rail traversant tout le plateau. Elle est la même pour chaque endroit où la pièce est jouée depuis ses débuts en 2016, et permet ainsi aux spectateurs d'avoir l'impression d'être plongé dans l'univers de la mine.

Le scénario commence par la découverte de la vie en Italie, puis l'on passe assez vite au recrutement des 4 jeunes mineurs. Ils hésitent à aller en Belgique, avant que quelqu'un à la frontière ne les rassure. Ils se font marchander contre du charbon.

“

Monsieur le Ministre, il ne peut pas accepter en dessous de dix sacs par tête expédiée, vous comprenez, c'est de la marchandise de toute première qualité : des bras sains et vigoureux muris au soleil

”

Sur place, ils sont accueillis par la famille royale... mais quelques minutes après ils se font embarquer comme des animaux : on y voit toute l'hypocrisie du moment. En parallèle, les 4 anciens mineurs s'asseyent sur des chaises, très proches du public, et commencent à raconter des histoires vraies d'anciens mineurs, en évoquant des noms, des dates, en souvenir de ceux qui sont partis. On découvre la dureté du travail dans la mine.



© Martine De Michele / En Cie du Sud - Les 4 « vieux » assis sur leurs chaises et les 4 jeunes mineurs sur le rail.

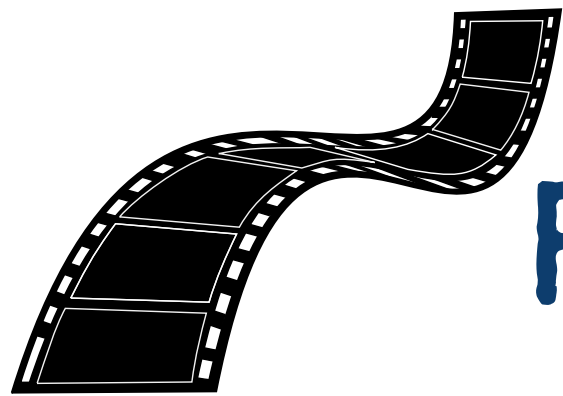
« Au village ils nous disent faut pas aller en Belgique, tu vas crever... il n'y a pas de fenêtres dans les mines, tes poumons deviennent du béton, tu vas crever comme les rats, comme les rats crevés au fond des mines. Faut pas aller en Belgique ils nous disent ».

Cette réplique est marquante et on la retient, parce qu'elle est énoncée par l'acteur sur un ton assez spécial, lent et nostalgique. Certains passages sont parfois en italiens, mais ne nous empêchent pas de comprendre l'histoire. Les chants sont beaux, ils sont rythmés et nous envoient un vent d'optimisme.

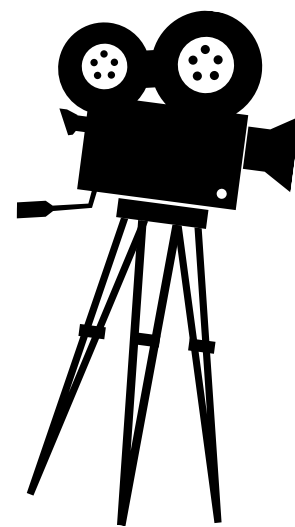
On assiste à une fête de mariage, avec une table qui arrive sur les rails, des jeux de lumières dans le noir, puis tout s'illumine. Tout le monde est heureux, ils dansent, ils chantent : la scène est très joyeuse et met en évidence la culture italienne. On y découvre l'importance de la famille, de la solidarité malgré la misère. La mariée se met debout sur une chaise et commence à chanter a cappella. Ils lèvent leurs verres et commencent à citer les noms d'autres disparus.

On repasse tout de suite à une scène beaucoup moins joyeuse, avec les quatre jeunes mineurs qui sont terriblement essoufflés au fond de la mine. On ressent leur angoisse et le travail inhumain qu'ils doivent réaliser dans un endroit sombre, chaud et très poussiéreux

Un bruit retentissant se fait entendre, une femme accourt sur les rails, se laisse tomber à genoux et hurle du plus profond d'elle-même. Les autres personnages viennent la consoler en chantant et lui mettent un voile noir. Nous comprenons qu'un accident vient de se produire, laissant une veuve seule avec son enfant...



FILM : " OUISTREHAM "



Le lundi 24 janvier 2022, je suis allée voir le film « Ouistreham » au cinéma Quai 10, situé à Charleroi. Réalisé par Emmanuel Carrère, ce film est une adaptation libre de l'œuvre « Le quai de Ouistreham » de Florence Aubenas, éditée aux Editions de l'Olivier. Le film a notamment marqué l'ouverture de la 53e édition de la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 2021.



En voici le synopsis : « Marianne Winckler, écrivaine reconnue, entreprend un livre sur le travail précaire. Elle s'installe près de Caen et, sans révéler son identité, rejoint une équipe de femmes de ménage. Confrontée à la fragilité économique et à l'invisibilité sociale, elle découvre aussi l'entraide et la solidarité qui unissent ces travailleuses de l'ombre. »

Emmanuel Carrère transpose le récit de Florence Aubenas en suivant le personnage fictif de Marianne Winckler, une écrivaine connue qui commence à écrire sur le travail précaire en devenant femme de ménage elle-même. Elle dévoile petit à petit sa personnalité en prétendant qu'elle vient de Châteauroux, que son mari l'a quitté après 20 ans de mariage et qu'elle a quitté toute sa vie d'avant pour repartir à zéro. Elle découvre la vie « à quelques euros près » et la condition d'invisible de la société. Chaque jour elle prend des notes dans un petit carnet et en rentrant dans son appartement, elle continue l'écriture de son livre. Au fil de ses expériences, elle noue des liens forts avec quelques-unes de ses compagnes de galère.

De véritables amitiés se créent, avec une réelle confiance. Mais la vérité finit toujours par éclater, et cette confiance se perd alors à la fin du film au moment de LA « mauvaise » rencontre qui la met à nu face à ses collègues, qui découvrent alors la vraie identité de Marianne !

Dans le récit autobiographique de Florence Aubenas, la reporter avait tout quitté pendant plusieurs mois en s'inventant une nouvelle identité et était partie travailler à Caen en tant qu'agent de propreté. Elle allait de petits boulots en petits boulots, et a par exemple nettoyé les ferries reliant Caen-Ouistreham et Portsmouth. Son livre offre de beaux portraits de femmes et une plongée dans la précarité. Beaucoup de gens ont toujours voulu l'adapter, mais elle fut réticente.



Florence Aubenas, journaliste et écrivaine française, est née en 1961 à Bruxelles. Elle passe la plus grande partie de sa carrière au sein du quotidien Libération, pour partir vers Le Nouvel Observateur en 2006 et ensuite Le Monde en 2012. En effectuant un reportage en Irak en 2005, elle est retenue en otage pendant 5 mois à Bagdad. En 2010, elle a reçu le célèbre prix Joseph-Kessel et ce 28 avril 2022, elle a reçu le titre de docteure Honoris Causa de l'UCLouvain.

Actrice oscarisée et dotée d'une grande ténacité, **Juliette Binoche** est l'instigatrice du film et tête d'affiche. Après un refus de vente de droits de la part de Florence Aubenas, elle l'a contacté personnellement et a organisé plusieurs rencontres entre l'auteur du livre et Emmanuel Carrère, réalisateur dont Florence Aubenas a évoqué le nom elle-même. Juliette Binoche est arrivée la veille du tournage sans avoir préparé le rôle de Marianne et était complètement épuisée car elle était en train de perdre son père.



Emmanuel Carrère, écrivain, scénariste et réalisateur français est né en 1957 à Paris. Diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, il commence en tant que critique de cinéma. Il publie son premier roman en 1983 et quelques années plus tard, il entame une carrière de scénariste avec notamment l'adaptation de certains de ses romans. Il est notamment connu pour le documentaire « Retour à Kotelnitch » et la fiction « La moustache ». En 2011, il reçoit un prix littéraire assez prestigieux, le prix Renaudot, pour sa biographie romancée de l'écrivain et homme politique russe Edouard Limonov. Suggéré par Florence Aubenas, il a accepté d'être le réalisateur du film Ouistreham.

Dans le film, on découvre toute une série de personnages, qui sont interprétés par des comédiens pleins de talents mais qui ne sont pas des professionnels. Emmanuel Carrère a régulièrement été à leur rencontre pendant 1 an à Caen afin de discuter et de faire des essais. Une confiance grandissait entre eux à mesure qu'ils avançaient. Ils ont été pris à leur image et ont tellement appris que le film est majestueux. Hélène Lambert, Léa Carne, Emilie Madeleine, Evelyne Porée, Patricia Prieur... sont toutes des débutantes énergiques et bouleversantes. Ces personnages ont très bien accueilli Juliette Binoche, même si Hélène Lambert, agente d'entretien dans la vie, qui joue le rôle de Christelle dans le film et avec qui elle noue l'amitié la plus forte, était un peu plus méfiante. Des séquences du film ont été tournées chez elle, avec ses enfants, ce furent donc des moments très personnels.

Si on peut noter une **différence entre le livre et le film**, c'est la partie de construction romanesque que l'on retrouve dans le film, autour du personnage de Christelle et de l'amitié qu'elle développe avec Marianne. Bien que cette amitié repose sur un mensonge, ce qui rend le film dramatique. Ce film possède aussi une dimension documentaire puisque l'on travaille avec des acteurs sans filtres, et certaines jouaient leurs propres rôles, leur réalité de « travailleuses de l'ombre » ! La cheffe d'équipe par exemple, faisait déjà parti du livre de Florence Aubenas, c'est donc une belle continuité pour elle.

Dans le Q&A de la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 2021, le réalisateur nous informe que Florence Aubenas n'a pas souhaité lire le scénario et qu'il a fallu la trainer afin qu'elle regarde le film... Elle est en effet une admirable écrivaine mais se revendique avant tout en tant que journaliste. C'est à ce niveau-là aussi qu'Emmanuel Carrère a pu prendre de la liberté en disant que Marianne est une écrivaine et non pas une journaliste, car il a pu ne pas respecter certaines règles journalistiques telles que ne pas mettre en avant ses états d'âme, ne pas mettre d'affect dans ses relations avec ses collègues de travail...

Le réalisateur nous fait également remarquer qu'il y a eu certains tournages plus difficiles que d'autres, comme par exemple le nettoyage sur le ferry qui doit se faire en 1h30, temps très court durant lequel les passagers venant d'Angleterre débarquent, tandis que dans le même temps les nouveaux occupants embarquent. Le bateau n'a bien sûr pas été privatisé pour l'occasion donc ils n'avaient droit qu'à un couloir pour filmer, ce qui fut très acrobatique.

Le Quai 10



Le Quai 10 à Charleroi, lieu culturel rassemblant cinéma, jeux vidéo et brasserie, est également appelé Centre de l'image animée et interactive. Il possède 5 salles de cinéma et propose des projections de films du cinéma d'Art, des essais, des films qui sont plus à thème, ainsi aussi que des films grand public.



Pour ma part, ce film est remarquable et je trouve que faire jouer des acteurs non professionnels rajoute encore plus d'authenticité au contenu de l'histoire. On sent les amitiés se forger et la solidarité qui se met en place, dans ce contexte de précarité financière et de fatigue continue. J'aime voir des films instructifs ainsi, qui touchent à des sujets sociétaux et politiques. Le seul petit point négatif serait peut-être la fin du film, assez ouverte, dans laquelle l'héroïne malgré elle, retourne dans son monde d'avant, en n'y embarquant pas ses nouvelles amies, si ce n'est simplement par son livre. On ressent une déchirure entre les deux mondes, comme une scission de classes sociales impossible à faire cohabiter ensemble, et chacun retourne de son côté...

Certaines actualités font écho au sujet du film, comme ces femmes de ménage s'étant réunies en nombre devant les locaux de Tempo Team à Mons le 8 mars, afin de réclamer de meilleures conditions de travail. En front commun, syndicalistes et aide-ménagères ont réalisé une action coup de poing en répandant de la mousse sur les portes d'entrées des bureaux pour espérer avoir un minimum d'attention et souhaitant plus de reconnaissance. Ce genre d'actions commencent à se multiplier, notamment avec l'arrivée de la hausse des carburants pour laquelle les syndicats veulent un remboursement des frais de déplacements.

En octobre 2021 à Morlanwelz, l'exposition des « Papettes » a par exemple mis en lumière durant trois jours, le quotidien des 30 femmes de ménage s'occupant de l'Athénée provincial Raoul Warocqué. Afin de sensibiliser à l'importance de leur travail, Nathalie Devlieger a pris chaque jour des photos de leurs opérations de nettoyage, et son travail d'une centaine de photographies a été présenté dans le hall de l'école.



© Le Monde



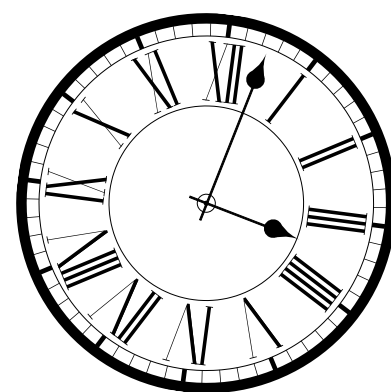
© LaPresse.ca

MUSÉE FRANÇOIS DUESBERG

" ARTS DÉCORATIFS 1775-1825 "

Le mardi 25 janvier 2022, nous sommes partis à la découverte du Musée François Duesberg, musée des Arts Décoratifs abritant des centaines d'horloges et autres objets très précieux d'une haute valeur. Il est situé sur le Square Franklin Roosevelt à Mons, proche de la gare et face à la Collégiale Sainte-Waudru.

Le musée François Duesberg, orné de 3 x 2 étoiles au Guide Michelin, est l'un des plus beaux de Belgique. Sa prestigieuse collection de pendules (1775-1825) est l'une des plus importantes au monde et rassemble des pièces d'exception.



© duesberg.mons.be, La Baronne Betty Duesberg, 89 ans, admirable d'abnégation jusqu'au bout

C'est suite à la médiatisation du décès de la Baronne Betty Duesberg (89 ans), le 14 octobre 2021, que nous avons pris connaissance de ce musée. En effet, elle fut co-fondatrice du musée avec son époux et travailleuse de l'ombre, qui assurait encore le nettoyage des pendules et des bronzes dorés de la collection.

Avec sa touche féminine, elle arrangeait aussi les vitrines du musée. Elle repose désormais dans le jardin du musée, où une sépulture a été aménagée pour les époux Duesberg par la Ville de Mons, en reconnaissance de leur apport culturel sans égal et international.

Nous avons vite pris rendez-vous afin de découvrir ce musée car le maître des lieux nous disait par téléphone qu'il fallait venir assez rapidement, n'étant pas sûr qu'il allait tenir jusqu'à la fin de la semaine, malgré toute sa volonté... En nous rendant au musée, nous faisons en effet la connaissance d'un homme nonagénaire malade, mais qui a encore toute sa tête. Le conservateur général des lieux, le Baron François Duesberg, nous raconte l'histoire du musée et se plaint de nombreuses fois lors de la visite, de l'inaction de la Ville de Mons, cette dernière n'étant pas prête à reprendre ses collections le jour où il rejoindra son épouse au ciel.

Ce que nous voyons dans le musée ce jour-là n'est qu'une infime partie de leur collection. Une partie ne nous a pas été montrée, et tout le reste est en voie d'être vendu soit en France, soit beaucoup plus loin, dans les pays du pétrole ou en Asie, car ce sont des objets très précieux, et le baron ne voudrait pas qu'ils tombent entre les mains de n'importe qui. Certains objets partiront quant à eux gratuitement pour des œuvres caritatives. Par exemple, la collection de 42 pendules-lyres de l'épouse Duesberg part à l'étranger, « pour être mieux respectée qu'à Mons ».

La pièce principale du rez-de-chaussée est somptueuse. Plusieurs vitrines sont alignées de manière droite aux lustres, aux colonnes et aux fenêtres. De rose vêtue, cette pièce est harmonieuse, tant dans ses couleurs que dans son agencement.



Après avoir longuement contemplé ces nombreux objets de haute curiosité, nous montons le petit escalier avec le palier sur lequel se trouve toutes sortes d'objets, venus de près ou de loin, et contribuant à ce joyau.



Toujours dans les tons roses, la première salle de l'étage est plus aérée. Son plafond, constitué d'espèce de milliers de plaquettes en métal de couleurs oscillant entre le blanchâtre et le brun foncé, est assez spécial et donne un effet de relief à la pièce.



Alors que le ciel s'assombrit, il y a encore pleins de richesse à découvrir dans la dernière double pièce visitable. Nous y remarquons des lustres particuliers avec des détails roses et verts. De la grande porte fenêtre qui se trouve dans le fond de la pièce, nous pouvons percevoir la sépulture des époux Duesberg, dans laquelle la baronne repose en paix.

Suite à cette pièce, nous arrivons sur un palier, menant d'un côté à un grand escalier fermé au public, qui menait sans doute autrefois à une autre grande partie de la richesse que renferme ce musée, et de l'autre, à la dernière pièce du premier étage. Sur ces marches, sont exposés différents objets souvenirs.





Le musée possède une remarquable collection de porcelaines réalisées par les meilleures manufactures parisiennes et bruxelloises ainsi que des orfèvreries somptueuses, des vitrines avec de l'art de la table, d'exceptionnels bronzes dorés français et des bijoux anciens (parmi lesquels un ensemble de camées) ainsi qu'une multitude de rarissime objets. Des œuvres d'artisans de la coutellerie ornent également les lieux.

Les bronzes à l'imagination débordante renvoient à un engouement pour l'exotisme à la fin du XVIIIe siècle, qui doit à l'influence des écrits philosophiques de Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci exalta les vertus morales du retour à la Nature à travers le mythe du « bon sauvage », vivant de manière bucolique sans être perverti par l'homme blanc.

Son histoire



Le musée des Arts décoratifs François-Duesberg est né en septembre 1994 dans les anciens bâtiments de la Banque nationale de Belgique. Depuis toujours, François Duesberg et son épouse Betty s'intéressent aux pièces les plus belles et les plus rares d'une période riche de l'histoire, qui se situe entre le règne de Louis XVI et celui de Charles X en passant par l'Empire et Napoléon Ier.

Docteur en droit de l'Université de Liège, François Duesberg passe ses nuits à démonter et réparer des pendules. Son épouse en nettoie les pièces qui les composent, et les nuits suivantes, son mari les remonte.

Voulant faire partager leur passion au plus grand nombre, ils commencent à exposer temporairement leurs collections au Musée Bellevue, prolongement du Palais Royal de Bruxelles. Ils obtiennent un véritable engouement du public tant national qu'international, et décident alors d'ouvrir leur propre musée à Mons.

Son charme

Ce musée est vraiment majestueux et très bien entretenu. Bercés par une douce musique, le parcours est un régal pour les yeux. Les collections sont d'une richesse inestimable : horloges et pendules originales, porcelaines raffinées, le tout exposées soigneusement dans des vitrines. François Duesberg, notre guide, nous comble de la passion qui l'anime et de son immense culture, en nous racontant plusieurs anecdotes de ce bijou hors du commun.

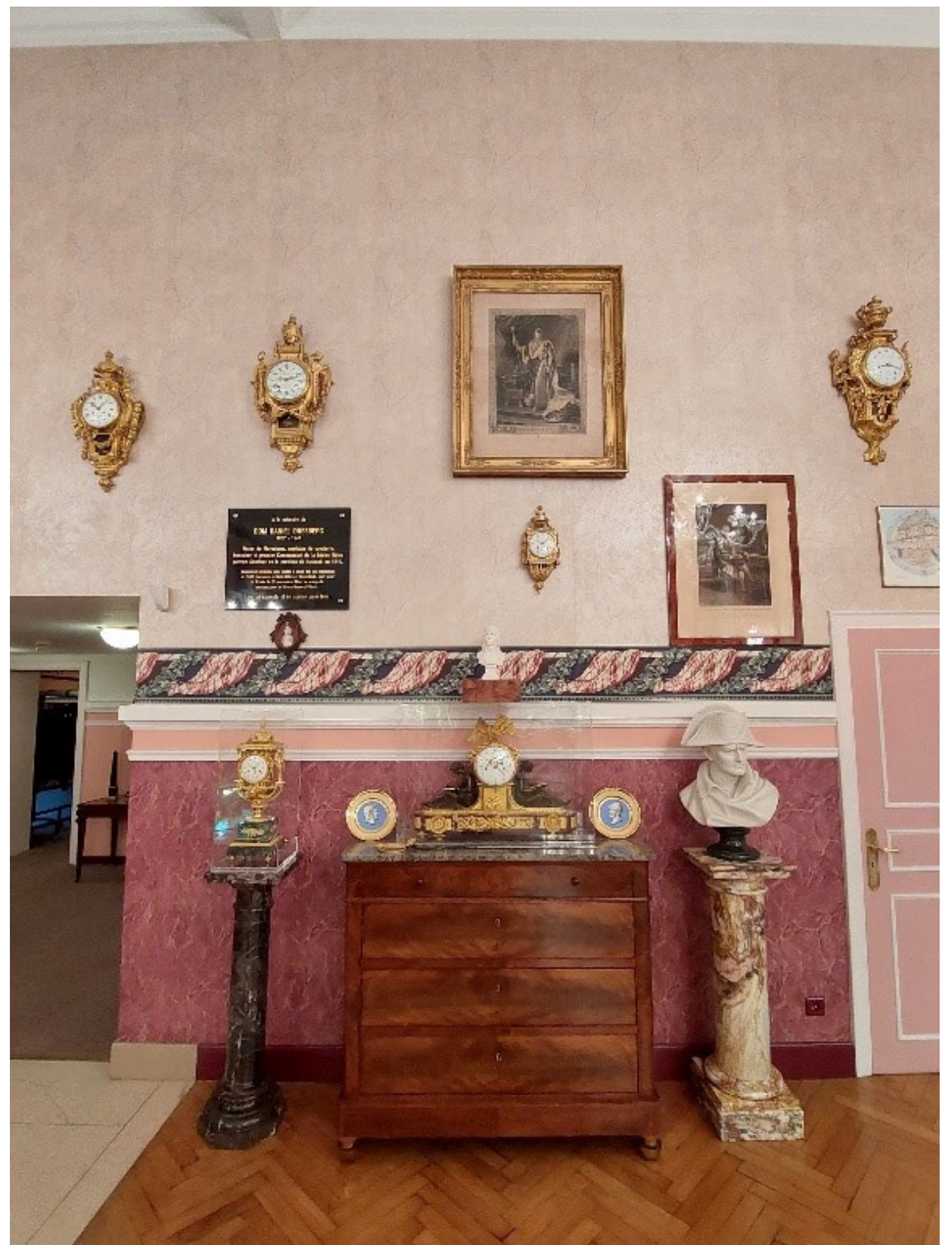


Le contraste entre la richesse de l'endroit et le fait que la Ville de Mons (sous son actuel bourgmestre) n'est pas réceptive à le récupérer est scandaleux. Il a une aura internationale et a autant de valeur que d'autres musées bien plus prisés dans le monde. Ce lieu d'exception détient un record absolu au Guide Michelin (3x2 étoiles) pour une collection privée, fruit exclusif du travail acharné d'un vrai couple de passionnés. Deux étoiles ont également été octroyées à la donation Baron et Baronne Duesberg à Liège, soit un total de 8 étoiles !



De plus, les barons Duesberg viennent d'être faits Citoyens d'Honneur. C'est la première fois qu'un couple est fait Commandeur du Mérite Wallon, rang suprême de cette décoration, pour avoir contribué au rayonnement de la Wallonie.

« Un temple sublime de l'art néoclassique et de l'art de vivre sous le Premier Empire, avec d'innombrables merveilles évocatrices de l'épopée napoléonienne. »



Depuis plus d'un an, certains objets prestigieux sont déjà partis aux enchères à la Galerie moderne de Bruxelles. Ils ne comptent pas parmi les 4000 objets que le baron remet à la Ville de Mons, dans le cadre d'une donation historique, qui doit faire l'objet d'une convention. Dans tous les cas, la Ville est légataire universelle du musée. Mais les relations avec la Ville ont toujours été tumultueuses, malgré le succès du musée durant toutes ces années. En 2021, ils en étaient d'ailleurs à leur 72ème livre d'or !



EXPOSITION " INSIDE MAGRITTE "



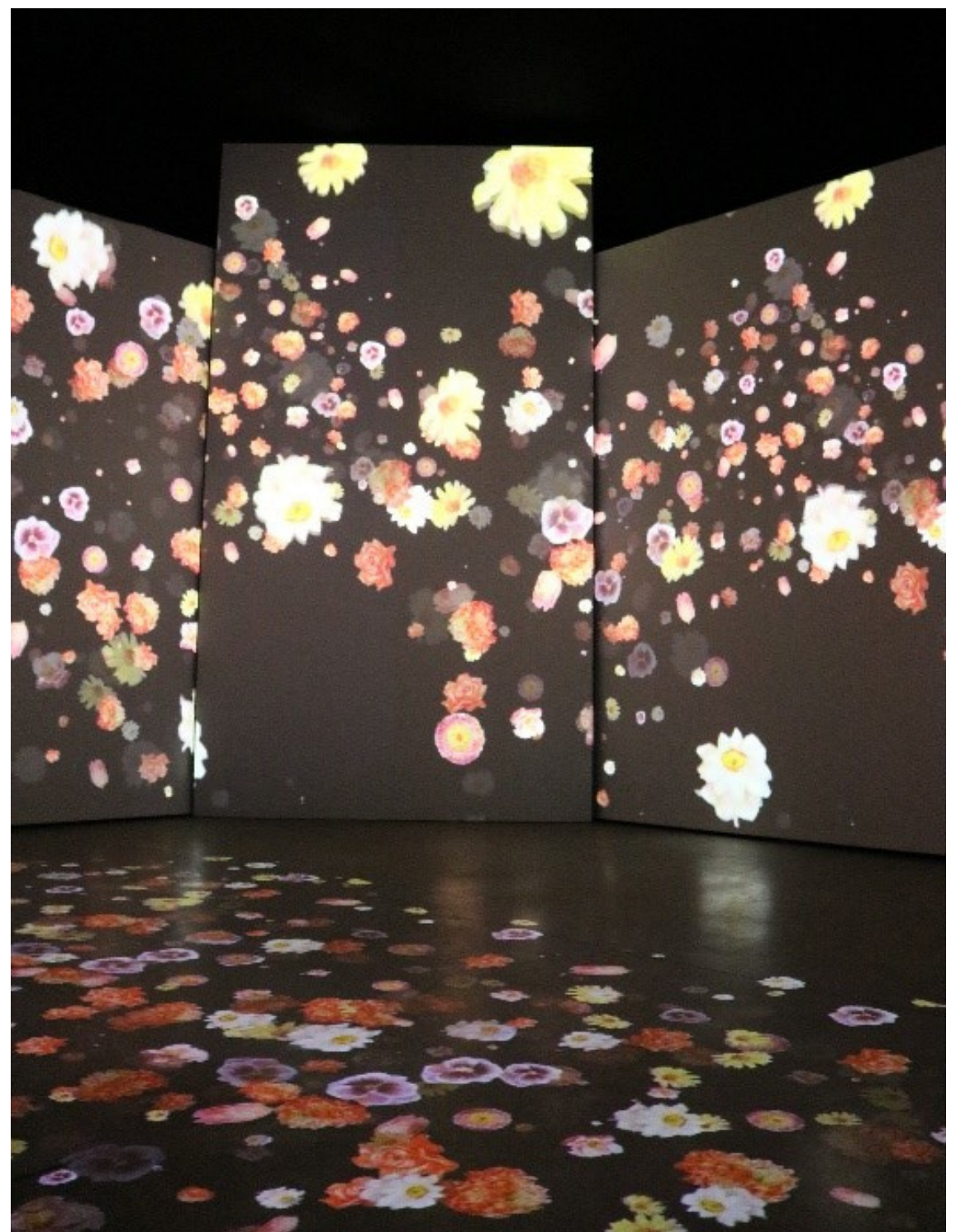
Le samedi 5 février 2022, nous avons parcouru la Cité Ardente afin de découvrir l'exposition temporaire « Inside Magritte – émotion exhibition » au Musée de la Boverie. L'exposition était visible du 5 novembre 2021 au 6 mars 2022, et prolongée jusqu'à mi-avril.

L'exposition Inside Magritte nous emmène dans l'esprit du plus surréaliste des peintres belges, en explorant les tableaux de René Magritte grâce aux nouvelles technologies dans une expérience immersive.

D'image en image, elle permet de découvrir 160 œuvres emblématiques comme on ne les a jamais vues. Voir Magritte, vivre Magritte, ressentir Magritte : c'est ce que nous propose Inside Magritte.

L'exposition se fait en trois salles. Dans la première, nous sommes accueillis par quelques œuvres physiques de Magritte, et un très grand mur relatant toutes les étapes de la vie de l'artiste en lien avec tous les courants de peinture qu'il a traversés. Le cœur du spectacle se trouve dans la deuxième salle, avec des centaines d'œuvres « virtuelles » défilant sur les grands murs des quatre côtés.

Une musique mélodieuse et calme accompagne les animations, comme avec un tableau floral dont les fleurs semblent monter et les pétales descendre, situés entre ces fleurs. Les peintures sont aussi projetées sur une petite partie du sol, arrivant devant les quelques bancs permettant de profiter du spectacle en se posant un instant.



Pour passer de l'une à l'autre, les œuvres apparaissent progressivement par tâches de peintures, comme si le peintre était en train de les dessiner mais de manière accélérée, et petit à petit tous les traits sont bouchés afin que l'œuvre nous apparaisse complète. A certains moments cette apparition se fait beaucoup plus vite, comme avec de grands coups de pinceaux.

Il y a aussi la création d'effets de peinture qui coule, comme si elle était jetée sur la toile. Plusieurs œuvres sont parfois montrées simultanément grâce aux différentes grandeurs des panneaux. Le design des animations est vraiment génial, c'est très dynamique et varié.

La troisième salle est une petite salle qui projette un moyen métrage sur Magritte et dispose de plusieurs rangées de chaises. La boutique est comme une extension de la visite puisque l'on y découvre de beaux objets coûteux qu'il est possible d'acheter, mais aussi des petits souvenirs agréables.

Bien qu'elles ne soient pas clairement marquées dans le show, le parcours immersif est divisé en **8 chapitres de vie**. Le premier est consacré au cubo-futurisme (1919-1924). Après une enfance tragiquement perturbée par le suicide de sa mère, René Magritte quitte sa région natale de Charleroi, pour s'installer à Bruxelles.



Il suit des cours de dessin et de peinture à l'Académie des Beaux-Arts et découvre les courants modernistes contemporains, le Futurisme italien et le Cubisme. Il s'essaye ainsi à l'abstraction et se tourne aussi vers le Dadaïsme.

Le deuxième chapitre met en avant ses premières œuvres surréalistes (1925-1926), dans lesquelles il abandonne l'abstraction pour se concentrer sur le sujet à peindre. Il reste encore une certaine géométrisation et schématisation des formes dans ses débuts, et c'est en 1926 qu'il affirme avoir trouvé sa voie avec *Le jockey perdu*.

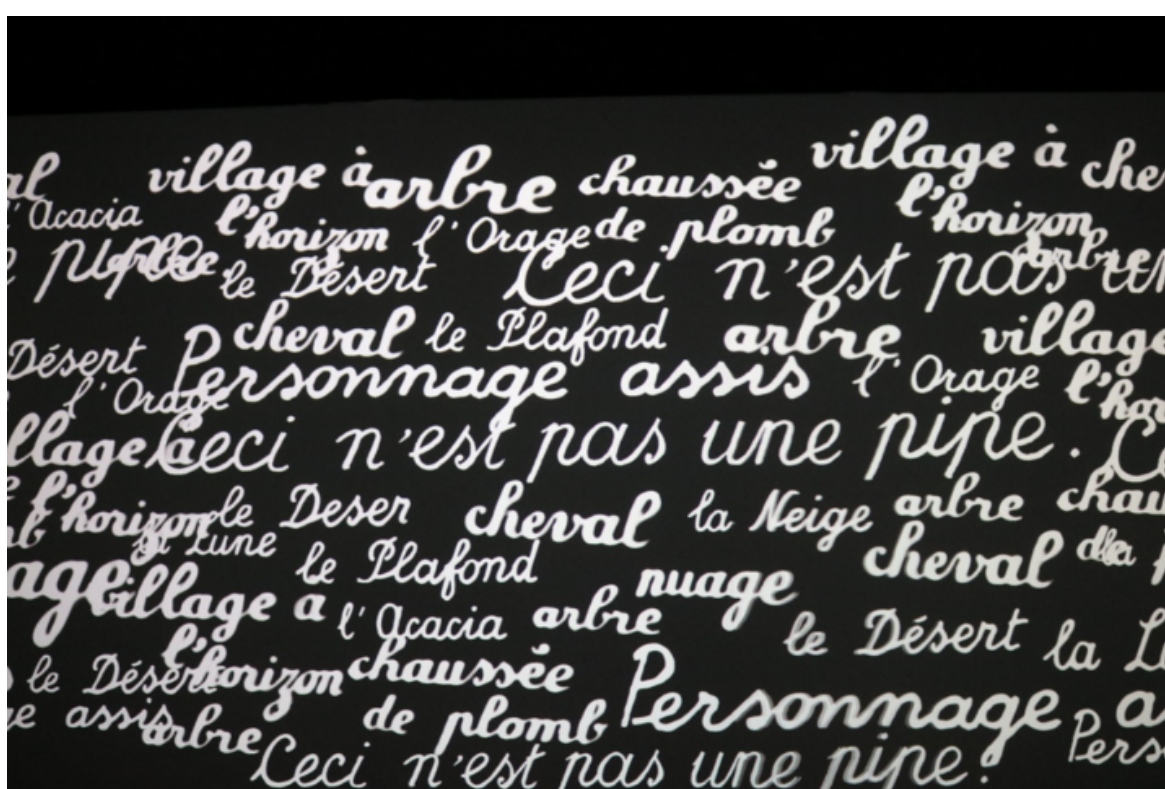


On passe ensuite à la « Période Noire » (1926-1930), qui est la période la plus fournie de la carrière de Magritte puisqu'il peint un quart de sa production en quatre ans. Ses compositions sont caractérisées par des atmosphères angoissantes, des cieux menaçants et des mers déchainées, accompagnés d'une palette de couleurs sombres (noirs, bruns, ocres, bleus...). Il développe aussi des moyens de dépaysement d'objets avec notamment le principe de métamorphose.

La quatrième partie nous emmène à Paris (1927-1930), ville dans laquelle Magritte déménage et conçoit une centaine d'œuvres en 1928. Il s'inspire de ce qui l'entoure et de son quotidien dans son appartement. Miroir, bougie, pomme : les objets les plus banaux font leur apparition. Il commence également la création des tableaux-mots, qui remettent en question notre système communicationnel, avec par exemple l'un de ses tableaux les plus célèbres, *La Trahison des images*, dans lequel il peint une pipe et écrit en dessous : « Ceci n'est pas une pipe ».



En 1926, Magritte entre en contact avec André Breton, rejoint le groupe surréaliste parisien et devient le chef de file du surréalisme belge.



Pour suivre, nous plongeons dans « les affinités électives » (1933-1940). Suite à la crise économique, Magritte est forcé de rentrer à Bruxelles en 1930. Il fonde une agence publicitaire avec son frère et continue ses recherches picturales. Il développe une nouvelle méthode dans laquelle il trouve une solution au problème posé par un objet, en lui associant un objet intrinsèquement lié. Il met ainsi en évidence l'existence d'objets devenus invisibles par la force de l'habitude.



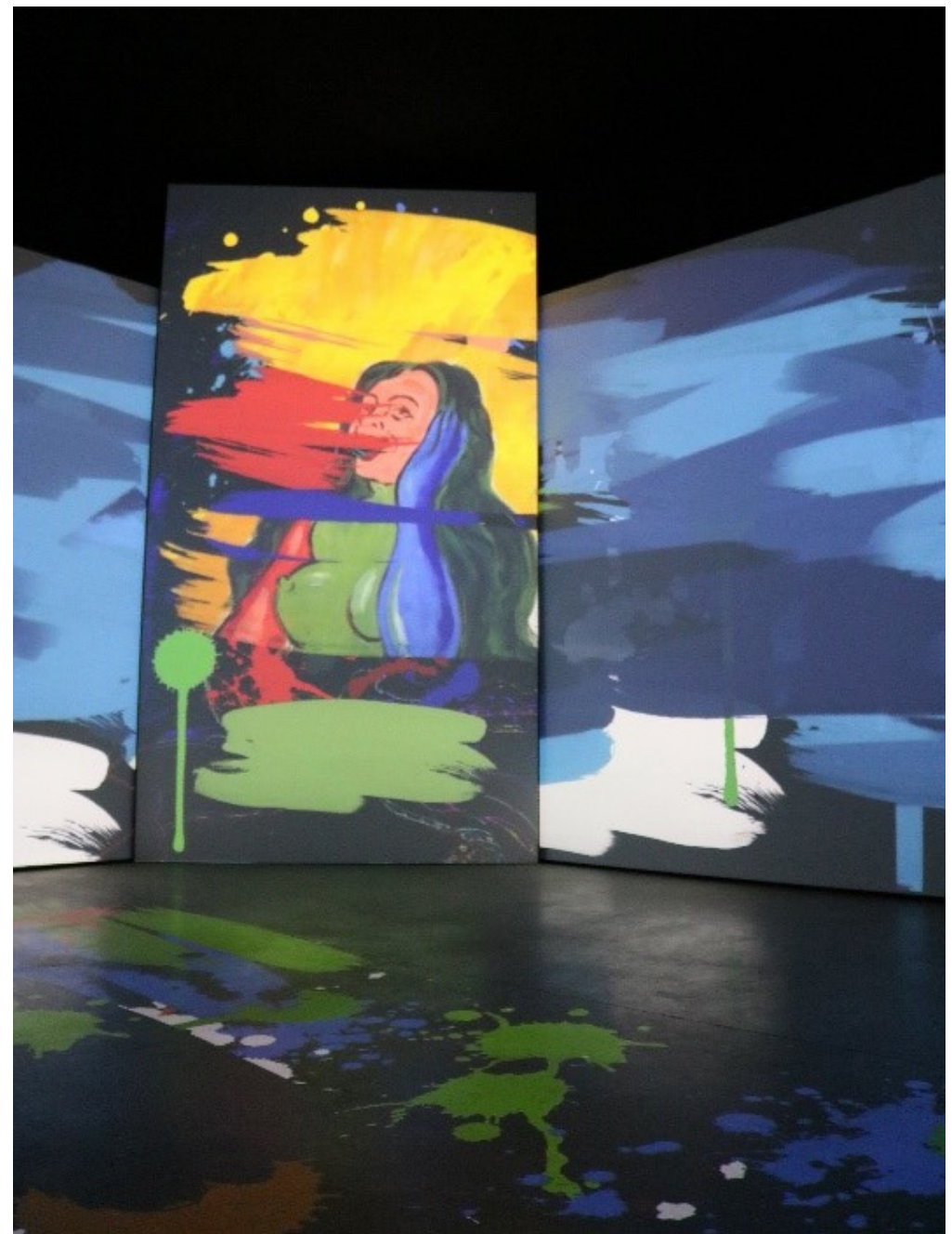
Le sixième chapitre nous dévoile « le surréalisme en plein soleil » (1943-1947). Pendant la Seconde Guerre Mondiale, la peinture de Magritte change, en faisant ressentir une certaine tristesse ou mélancolie, et évoquant directement la guerre. En 1943, il change de style en empruntant la palette lumineuse des impressionnistes et en optant pour une vision enjouée du monde.



Mais cette nouvelle orientation stylistique ne plait pas à ses compères surréalistes et il revient donc très vite à son style d'antan.

L'avant dernier chapitre évoque la « période vache » (1948). L'année de son 50e anniversaire, Magritte est invité à exposer ses œuvres à Paris. Il n'apprécie pas cette offre qui arrive tardivement, et commence à peindre des œuvres spécialement pour cette exposition. C'est une trentaine de peintures ayant un résultat pictural grossier et des sujets humoristiques et décalés. C'est donc dans l'expo « *Magritte : peintures et gouaches* » que ce style scandalise le public, pour le plus grand bonheur de Magritte.

L'ultime chapitre nous renvoie à la consécration de Magritte (1948-1967). En effet, après la Seconde Guerre mondiale, il obtient un vrai succès commercial aux Etats-Unis et se consacre alors entièrement à la peinture. Il continue à questionner le monde et à agrandir, superposer, les objets du quotidien en défiant même les lois de la gravité. Sa grande notoriété lui vaut des expositions dans le monde entier.



J'aime beaucoup ces œuvres, elles sont vraiment magnifiques, homogènes et toutes empreintes de poésie. Ces objets insolites tirés de leur contexte habituel et associés de manière inattendue, c'est vraiment la marque de fabrique de Magritte.

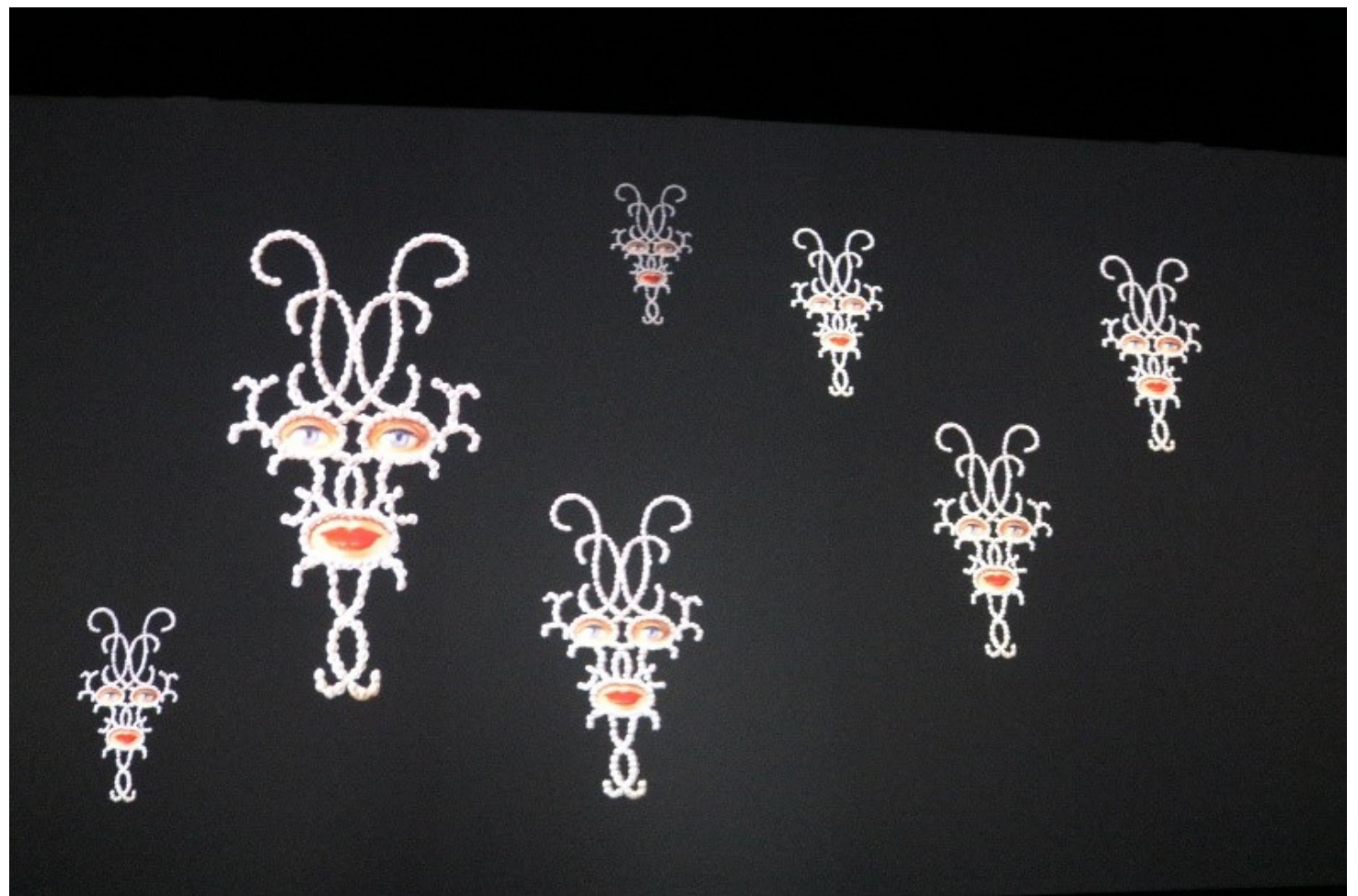


Il les isole de leur contexte, les dénature et les représente sous différentes échelles.

Et le fait de les découvrir sous une autre forme c'est encore mieux. Peut-être que les peintures passent un poil trop vite de l'une à l'autre, et si nous voulons vraiment tout contempler je pense qu'il faudrait rester plusieurs heures, afin de voir deux ou trois passages des œuvres.

On peut se poser la question des possibilités offertes par le numérique, du fait que finalement on ne voit aucune œuvre en réel, la technologie a pris le dessus et met en valeur l'art d'une certaine manière.

Le rapport au groupe est aussi quelque chose d'important. D'habitude on a tendance à admirer seuls, des peintures ou d'autres types d'œuvres artistiques.



Tandis qu'ici nous sommes dans une grande salle ouverte avec quelques bancs au centre, où chacun se côtoie, tout le monde vit le défilement des œuvres en même temps et peut entendre les réactions des autres.

C'est également un art plus accessible et ludique, qui fonctionne pour tous les âges et diffère de l'expérience des musées traditionnels. J'avais déjà été dans une expérience immersive à Paris en 2017 avec l'école et nous avons également beaucoup apprécié.

Le musée



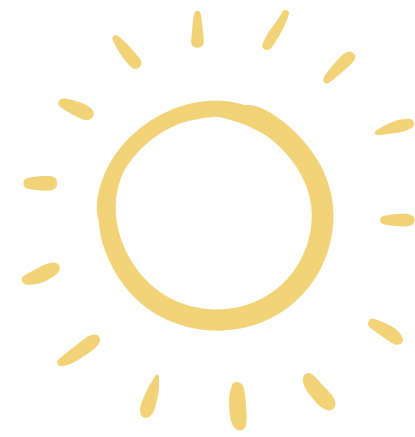
Le musée de la Boverie a ouvert ses portes en 2016. Il est installé dans l'ancien Palais des beaux-arts de Liège de l'Exposition universelle de 1905, situé dans le parc de la Boverie.

Le bâtiment est de style Louis XVI aux accents modernistes, et inspiré du Petit Trianon à Versailles.

Au lendemain de l'exposition universelle, le site est donné à la Ville de Liège. Dès 1930, le palais abrite les collections du Musée de l'Art wallon et dès 1950, celles du Musée d'Art Moderne jusqu'en 2011.

La ville

Cette excursion nous a permis de redécouvrir la ville de Liège sous un beau soleil. Nous sommes notamment allés visiter la Cathédrale Saint-Paul, sommes passés dans le Carré et sur la Place Saint-Lambert. Je vous laisse avec quelques photos de notre escapade !

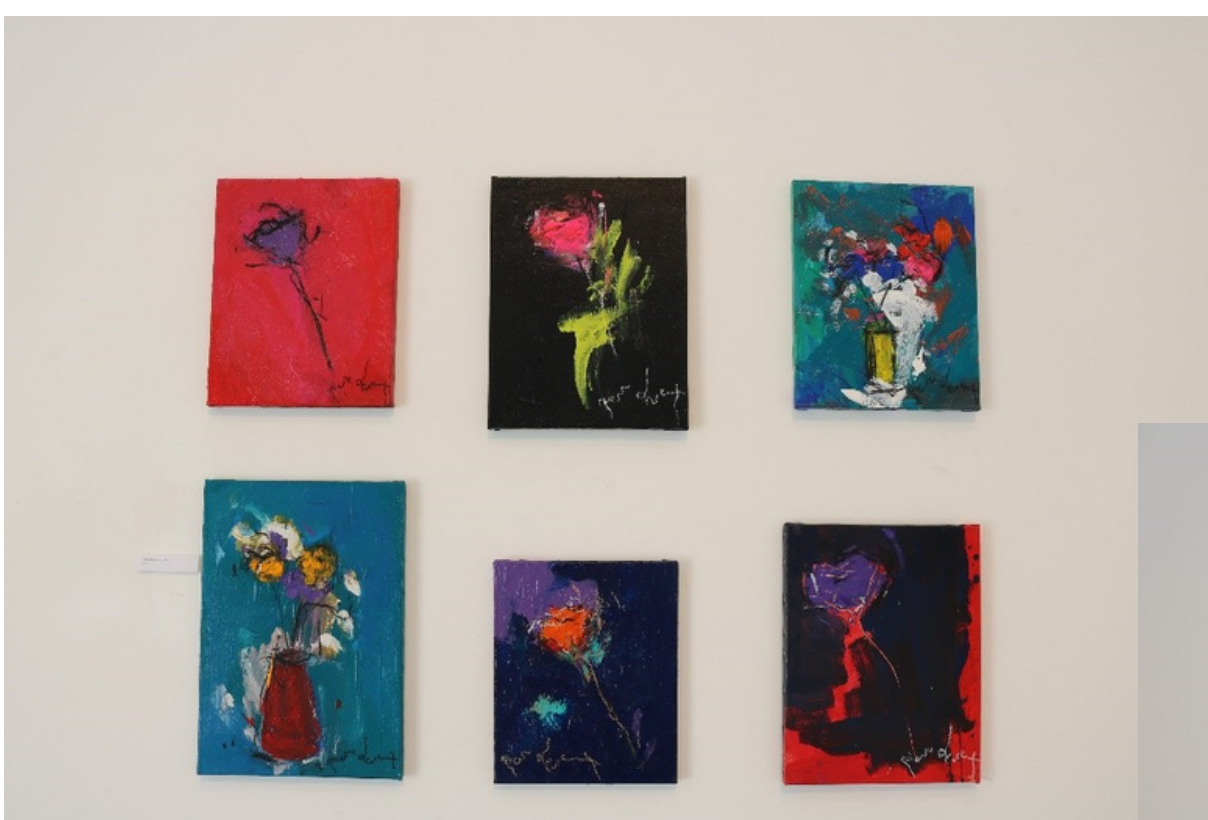


Les news



René Magritte (1898-1967) ne cesse de faire parler de lui de nos jours, comme récemment avec la vente du tableau « *L'empire des lumières* » ce 1er mars 2022, vente remarquable de 71 millions d'euros chez Sotheby's à Londres. Dans cette toile, le maître du surréalisme belge du 20e siècle joue avec le clair-obscur, l'étrange et l'univers décalé.

Dans une salle plus loin, se trouvait une autre exposition temporaire, celle de Pierre Devreux, « *Corolles d'hiver* ». Peindre vite et oser la diversité de genre (natures mortes, abstraction figurative, paysage...) en sont les maîtres mots.



PIÈCE DE THÉÂTRE : " ON SAIT PAS CE QU'ON VA FAIRE MAIS ON VA LE FAIRE "

Le samedi 5 mars 2022, le théâtre de l'Ancre à Charleroi mettait à l'honneur la pièce « On sait pas ce qu'on va faire mais on va le faire ». La metteuse en scène est Camille Husson et a élaboré cette pièce avec « l'atelier ado ». Sur base d'un texte de Thomas Depryck, c'est le résultat d'un an et demi de travail passionné, réalisé par des jeunes énergiques et adeptes du franc-parler.

Les 7 jeunes comédiens présents sur scène sont 5 garçons et 2 filles. Une comédienne détient le rôle principal, dans lequel elle subit un accident de voiture. C'est comme une métaphore afin de dire qu'elle aurait manqué quelque chose dans sa vie. L'expression « creuser un fleuve » revient souvent et a un moment ils ramènent même 5 pelles pour creuser.



Au début elle exprime son mal être. On lui dit : « fais pas ci, fais pas ça », « fais plutôt du yoga, du sport ». En fait, les autres lui répondent comme s'ils représentaient la société et comme s'ils étaient plusieurs voix dans sa tête.

Une séquence « accident » est présente tout au long de la pièce, c'est le fil conducteur de l'histoire. Un morceau de voiture est sur scène, sur lequel est posé une plaque en carton afin qu'ils puissent s'y asseoir. Au début, elle se jette une bouteille de liquide rouge sur elle, représentant le sang qui afflue lors de son accident. A chaque fois, il y a l'apparition de deux secouristes qui claquent des brassards fluorescents sur leurs bras et qui sont très drôles. Un journaliste et un caméraman relatent aussi les faits à leur manière, avec un micro et une petite caméra ! La narration est ensuite séparée en plusieurs espèces de séquences différentes.

© ancre.be



Il y a une séquence « oiseau », dans laquelle la comédienne principale est attachée avec un harnais et des sangles, monte en l'air et commence à chanter « *Bang bang, he shot me down* » ... dans air nostalgique et à cappella. Ensuite, une séquence « pirogue » fait son apparition. Ils imaginent un canot de sauvetage comme étant une belle pirogue avec le marin devant qui aurait réussi sa vie. Après, l'héroïne s' imagine être comme un bébé phoque tout doux à la naissance. Elle porte un manteau et un bonnet en espèce de fourrure. Elle monte même sur un vélo d'appartement, comme si elle était un phoque qui fait du vélo d'appartement !

Pour suivre, les artistes nous font un petit show mélangeant carnaval, cowboys et country ! Ils portent des chapeaux de lapin, de loup, des perruques blondes, et des confettis sortent d'une lampe.



© Télésambre

Vers la fin, une séquence avec un avion et des pilotes qui vont atterrir sur (ou dans !) la Sambre est mise en place. Le contrôleur de la piste d'atterrissage est hyper stressé et tente de guider le pilote à distance. Les autres travailleurs s'en foutent complètement car ils sont en train de prendre leur pause casse-croûte, assis par terre. A ce moment-là, ils portent des vestes fluos oranges et ont emporté avec eux leur mallette et leur casse-croûte, à savoir des bananes et de la bière ! Plus loin dans la pièce, le médecin et l'infirmière s'amusent ensemble, pendant que le cœur de la fille est en train de lâcher. A ce moment-là, ils se munissent de draps blancs, de tabliers blancs.

A la toute fin, on voit une séquence de plaidoyer. La comédienne principale est mise au centre, tandis que les autres protagonistes sont un peu partout autour d'elle, certains sont en hauteur sur des échafaudages ! Quelques lumières sont rouges, et les artistes sont habillés en costume de juge, certains avec des perruques grises, comme dans un vrai tribunal. On lui dit qu'il faut arrêter de se plaindre et qu'elle va être mise à mort, c'est l'objet de sa condamnation.

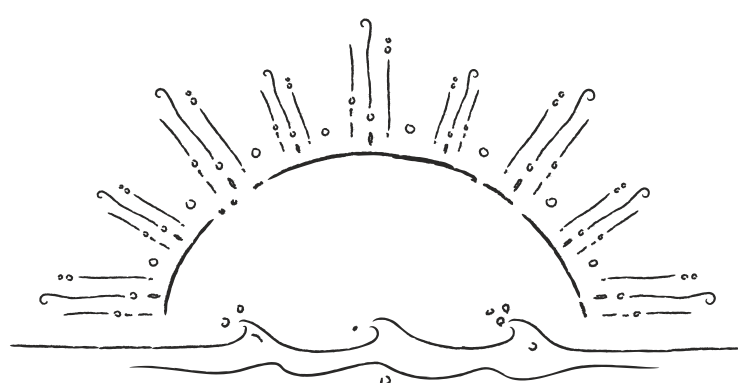
Tout au long de la pièce, l'un des garçons descend de scène et vient à chaque fois proche du public, près de la porte de sortie, il allume un interrupteur où se trouve une lampe pour donner les définitions de certains mots tels que utopie/dystopie, certaines informations comme les images choquantes des bébés phoques qui circulent sur Internet... et à la fin de sa petite intervention, il éteint la lumière.

Les jeunes font donc partie de l'atelier ado du théâtre, qui est renouvelé tous les deux ans. Les répétitions durent habituellement un an et demi, malgré que cette fois ci, la période a été entachée par la pandémie. L'atelier est né de l'envie de donner la parole à la nouvelle génération engagée. Ceci leur permet d'approfondir des notions telles que le collectif, l'entraide et la transmission. Camille Husson, comédienne et metteuse en scène, accompagne cet atelier depuis maintenant 8 ans. Durant les répétitions, le dramaturge Thomas Depryck, qui a écrit la pièce, est venu à la rencontre des jeunes afin que le texte résonne en eux. Le texte d'origine fait à la base 3 heures de spectacle, mais ils ont dû ensemble, réduire les répliques et les séquences afin d'arriver à 1h30 de représentation. La troupe se représentait deux fois le samedi (à 14h & et 19h) et le dimanche (à 16h).

Ressentis

En tant que jeunes dans la salle, la pièce nous touche en plein cœur puisqu'elle évoque des sujets sociétaux auxquels nous sommes confrontés. Elle parle de l'angoisse des jeunes vis-à-vis du futur, de l'avenir de notre société, mais également des soucis personnels tels que l'anxiété, la réaction par rapport aux diktats de la société, l'influence des réseaux sociaux...

Je trouve que c'est une très belle pièce, bien écrite et assez dynamique avec tous les changements de thèmes et de décors. En effet, les accessoires, vêtements, perruques sont nombreux. Les protagonistes sont drôles, ils font des références à des choses que nous connaissons, tout est métaphorique. La pièce invite vraiment à réfléchir et à se questionner.



« Je n'ai pas d'avenir »

« L'horizon est bouché »

« C'est quoi réussir ou rater sa vie ? »

« Le paysage agonise, comme nous. » Une génération à toute vitesse, sur une route glissante, qui n'a d'autre choix que celui d'accélérer vers un horizon bouché. Y creusera-t-elle une brèche ? Une nouvelle bande d'ados s'empare d'un texte pimenté d'humour noir de l'auteur Thomas Depryck. Jouant avec les injonctions qu'ils et elles reçoivent comme « quand on veut, on peut » « tu es l'entrepreneur de ton destin » ou encore « tu as tout pour réussir, il faut te prendre un main », ils et elles s'interrogent sur ce que c'est que de « réussir » ou de « rater » sa vie.

La pièce de théâtre avait lieu dans le cadre de la 8e édition du Festival KICKS ! Celui-ci se déroulait du 8 février au 26 mars 2022 à Charleroi. Théâtre, danse, expo, concerts, conférence, fêtes, rencontres, ateliers bien-être... ce festival c'est avant tout de la programmation artistique, mais aussi toute sortes d'activités ayant pour but de porter un regard sur la jeunesse actuelle et de vivre le bonheur intensément. Le fil rouge de cette édition, c'est le bonheur malgré tout !

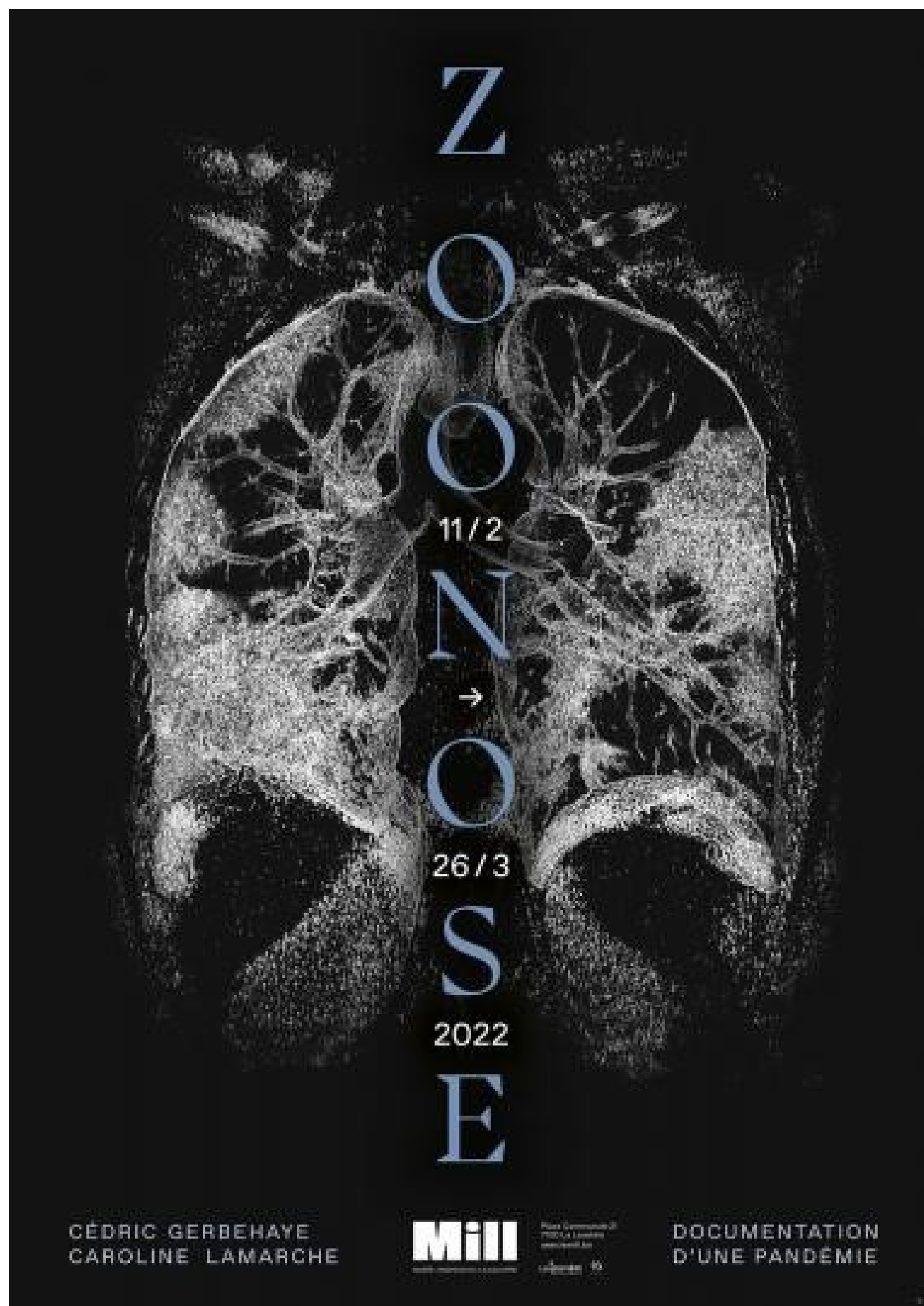


Le Théâtre de l'Ancre a vu le jour en 1967 grâce à trois carolos amoureux des planches. C'est dans le début des années 1980 que l'équipe s'installe définitivement rue de Montigny. L'équipe d'amateurs devient professionnelle, ils engagent du personnel et réalisent des investissements. Le Théâtre de l'Ancre compte plus ou moins 100 places et est très convivial.



EXPOSITION PHOTO : " ZOONOSE "

Le vendredi 11 mars 2022, nous sommes allés découvrir l'exposition photo « Zoonose », documentation d'une pandémie, réalisée par Cédric Gerbehaye et appuyée par les textes de Caroline Lamarche. Elle avait lieu au MILL - Musée Ianchelevici La Louvière, situé sur la place communale.

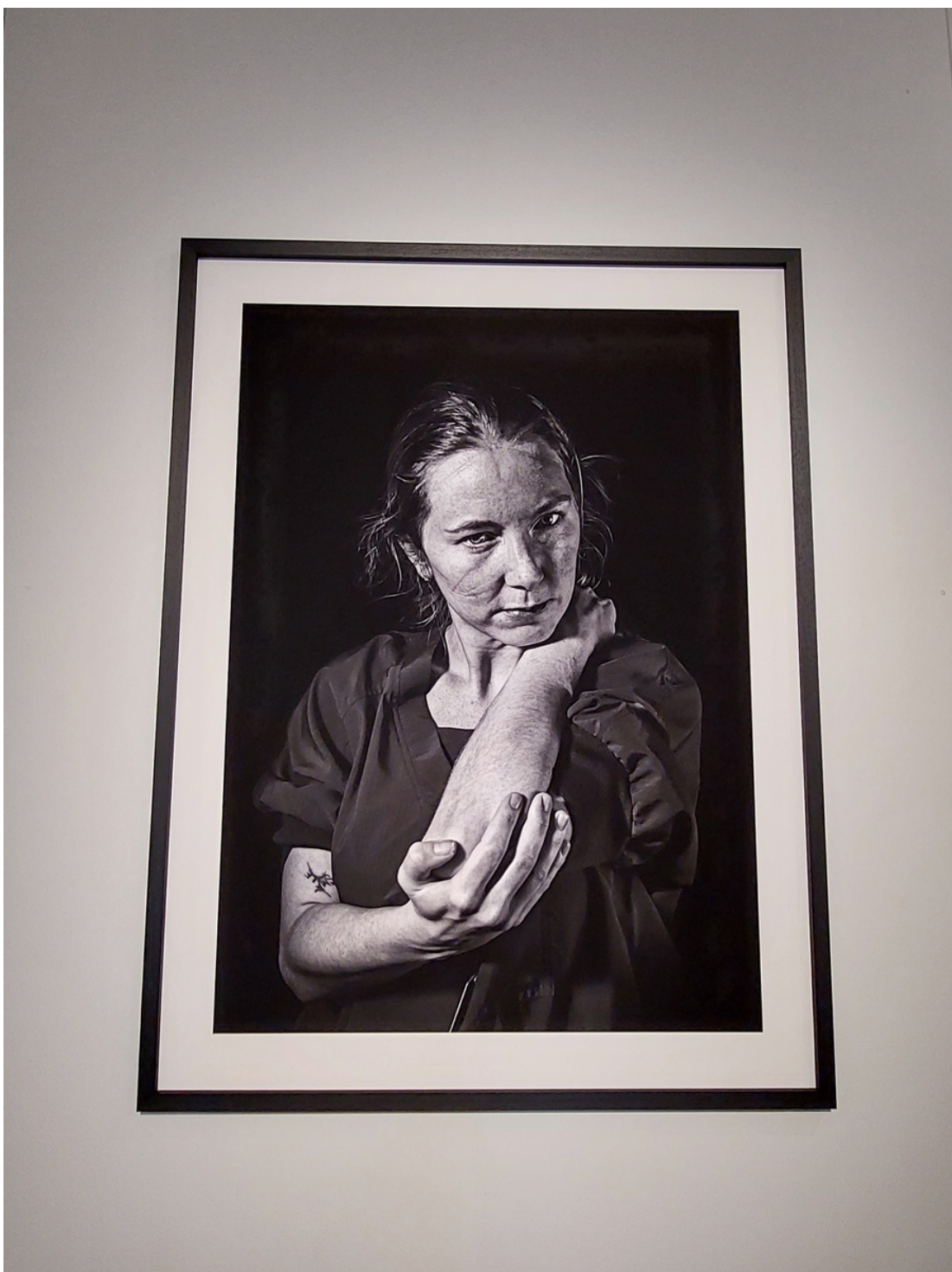


Au cœur de la pandémie, c'est un travail d'immersion de 14 mois auprès des soignants que le photographe Cédric Gerbehaye et l'écrivaine Caroline Lamarche ont réalisé au Centre hospitalier universitaire Tivoli, principalement, et dans la ville elle-même, entre le printemps 2020 et l'été 2021.

« Zoonose », c'est le titre qui fait référence à une réalité omniprésente depuis mars 2020 : la transmission d'une maladie de l'animal à l'homme. Il était important pour les initiateurs de l'exposition d'archiver les différentes étapes du combat et de l'ancrer dans notre histoire collective. Ils rendent ainsi hommages aux travailleurs du soin en documentant plus d'un an de pandémie à La Louvière. L'exposition et le livre qui l'accompagne permettent de mesurer l'humanité de la société face à l'urgence et au malheur. On y lit la peur, l'incompréhension, l'épuisement, mais également la solidarité, le courage et l'espoir.

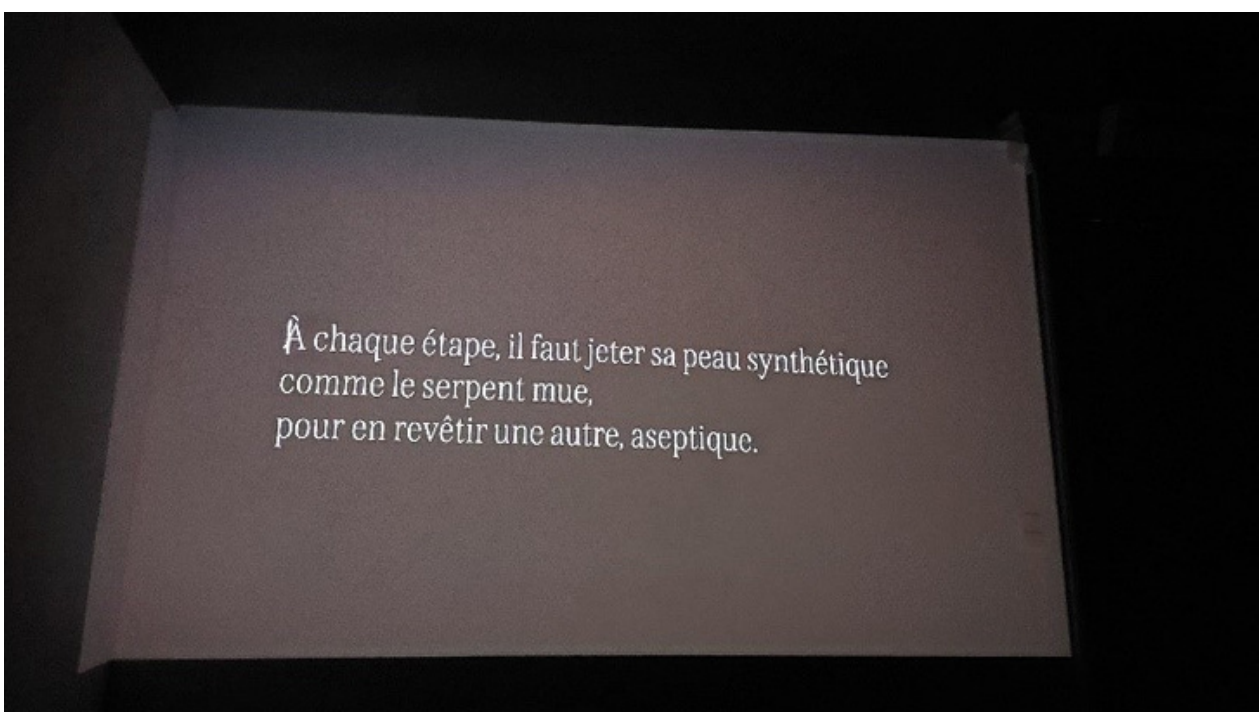
Cédric Gerbehaye est photographe documentaire, enseignant et membre fondateur de l'agence MAPS. Il est l'auteur de plusieurs livres publiés au Bec en l'air et a fait des études de journalisme. Il a obtenu de nombreuses récompenses pour son travail et est reconnu internationalement. Il a notamment reçu un World Press Photo en 2008 et un Amnesty International Media Award. Il est exposé à l'étranger et fait parti des collections de certains musées, tels que le Musée des Beaux-Arts de Houston et le Musée de la Photographie de Charleroi. Ses projets explorent des lieux tant étrangers que familiers.

Caroline Lamarche est poète, nouvelliste, romancière et a déjà publié une dizaine de livres. Ses derniers titres sont *Nous sommes à la lisière*, Folio Gallimard, Goncourt de la nouvelle 2019 et *L'Asturienne*, Les Impressions nouvelles, 2021. Elle est titulaire de nombreux prix, elle produit aussi des chroniques et des textes pour la scène ou la radio, et aime œuvrer en collectif.



Virginie, infirmière en cheffe adjointe, service des soins intensifs, CHU Tivoli

A l'étage, nous retrouvons le plus grand nombre de photos. On y découvre les équipes d'interventions de l'hôpital, de la police, de la ville... qui débarquent sur le terrain, dans des appartements, des maisons de repos... Toutes les photographies sont en noir et blanc, ce qui met en tension notre regard et permet de bien mettre en valeur le sujet. On perçoit mieux les détails et les souffrances de chacun.

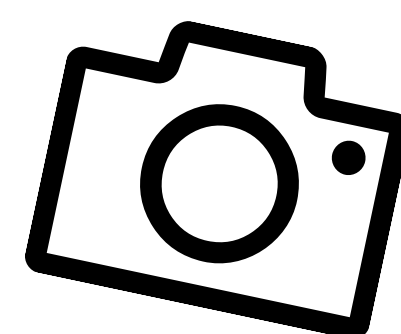


L'exposition s'étend dans un labyrinthe de salles sur deux étages, où sont exposées une soixantaine de photographies. Au rez-de-chaussée, se trouvent de grands portraits de soignants où l'on aperçoit que la peau a gardé la marque des masques et des visières. Dans une petite salle voisine, se trouve une grande photo de 4 élèves de l'Athénée Provinciale de La Louvière, qui sont assis sur un banc et qui ont tous les yeux rivés sur l'écran de leur smartphone, et tous sont masqués. Dans la dernière salle du rez-de-chaussée, se trouve une installation sonore, que sont les textes de Caroline Lamarche, accompagnés de la voix de Pietro Pizzuti.



Avant d'effectuer un test PCR, le docteur Parlante (à gauche) en explique la nécessité à un patient réticent de la Résidence Le Laetare, une maison de repos et de soins pour personnes âgées à La Louvière.

Le travail photographique est réalisé dans différents environnements : le quotidien du personnel médical dans l'enceinte de l'hôpital ainsi qu'au domicile des personnes touchées par le virus. Mais la vie aux alentours du CHU est également représentée, dans les rues de La Louvière, aux pompes funèbres, dans un cimetière, dans les lieux de culte... L'exposition montre de nombreux soignants en action, des infirmières épuisées et d'autres professionnels de la santé dans la détresse, la solitude, la fatigue...



Des employés des pompes funèbres Donato scellent le cercueil d'un homme de 48 ans, décédé du Covid-19. Les deux hommes sont épuisés. Ils travaillent 7 jours sur 7 et sont de garde 24 heures sur 24 car beaucoup de leurs collègues sont à risque vu leur âge plus avancé.

Pour réaliser son travail, Cédric Gerbehaye a dû demander au bourgmestre l'accès aux premières lignes : ambulances, polices, CHU Tivoli... Rapidement, il fut convenu que les photographies alimenteraient les archives de la ville. La collaboration avec Caroline Lamarche s'est quant à elle bien déroulée : le photographe lui racontait ce qu'il avait vu aux urgences, aux soins intensifs, à domicile... et l'écrivaine, en plus de s'être entretenue avec le personnel soignant, en a sorti de très beaux écrits.

Le musée



Le MILL, Musée Ianchelevici de la Louvière, est le musée communal de la ville. Inauguré en 1987, il a été aménagé dans l'ancien palais de justice de la Ville. Il présente une collection d'œuvres de Idel Ianchelevici, avec des plâtres, du modelage, des sculptures en bronze et tant d'autres...

Le musée gère la collection d'œuvres d'art de la ville et veut ainsi transmettre aux Louviérois les récits qui leur appartiennent, pour eux et chez eux. Les photographies de Cédric Gerbehaye sont la mémoire de ce que les citoyens ont traversé, et intègrent alors la collection d'œuvres d'art louviéroise.

C'est donc avant tout un travail d'archive, afin de pouvoir ressortir ces clichés d'ici 20 ans.

Un livre a également été réalisé avec Caroline Lamarche aux éditions Le Bec en l'air, illustré de 74 photos et qui a été distribué gratuitement à l'ensemble du personnel du CHU Tivoli.



Je trouve que c'est un beau projet du photographe d'avoir passé autant de temps aux côtés des soignants, et de nous faire découvrir cet univers, autrement que par les images des journaux télévisés que nous avons vues et revues durant deux années. Nous sommes plongés au cœur des émotions du personnel soignant, avec un photographe très centré sur l'humain. C'est très intéressant de voir ainsi des photos réalistes et qui nous touchent tous par leur sujet.

Après six heures passées dans l'unité Covid sans boire, manger ou se soulager, Marie, infirmière, se frotte les tempes après avoir retiré tout l'équipement de protection individuel dans le sas d'habillage / déshabillage du service des soins intensifs du CHU Tivoli.

Au-delà de la crise sanitaire, cette exposition fait émerger des questions sur la structure de l'hôpital en elle-même et sur la notion des soins en situation d'urgence. C'est une aventure poignante, et comme le dit Benoit Goffin, conservateur du MILL, au micro de Antenne Centre Télévision, ce n'est pas le simple fait d'« être dans le soin ». C'est le sens du sacrifice que dégagent les soignants, en étant en lien et à l'écoute des patients, c'est leur citoyenneté et leur humanité de s'intéresser aux gens qui les entourent.

Je suis allée voir cette exposition au moment où tous les secteurs privés d'activités à cause du COVID-19 réouvraient, c'était donc assez spécial, ça tombait à pic ! C'était comme si on tournait une page, comme si l'exposition était une conclusion de cette histoire. On retrouve maintenant les habitudes que l'on avait avant, on recommence par exemple à faire la bise. Mais hélas qui sait quand tout cela se finira vraiment pour de bon...



*« On est l'armée du soin
On est dans le désir fou de guérir »*

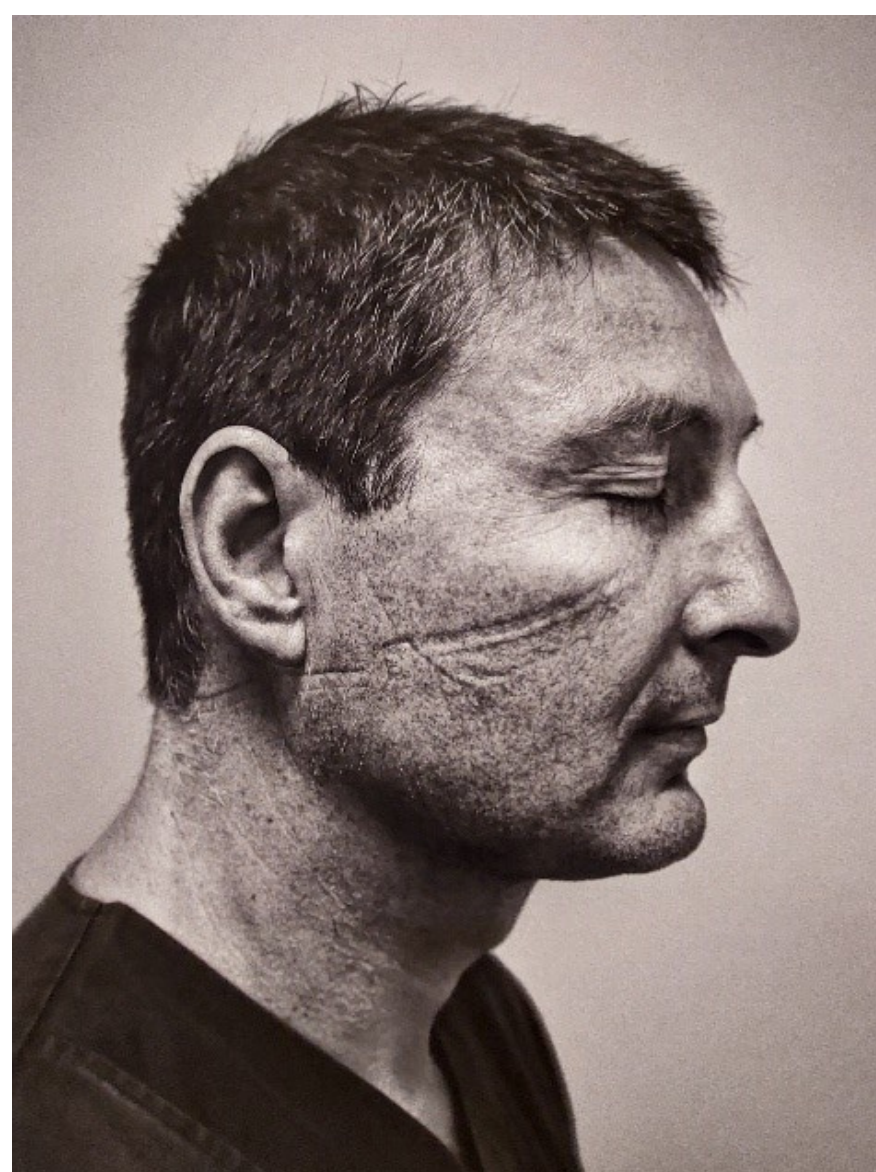
*« Et si l'enceinte de l'hôpital,
Au temps de la pandémie,
Se révélait le vrai foyer
De la révolution ? »*

**<< ON SAIT QUAND ON ENTRE.
ON NE SAIT QUAND ON EN SORTIRA >>**

*« Comme des chevaliers, leur armure trop
complexe à revêtir sans aide.
Pas un centimètre carré de peau ne doit échapper
à cette protection vitale. »*

*« L'ennemi est partout,
Il est dans les corps répandus
Sur le champ de bataille,
Qui ne se défendent plus,
Gisent nus,
Vulnérables,
Cernés de machines qui respirent à leur
place... »*

*« Et si le monde changeait,
Après tout,
Grâce à celles et ceux qui,
semaine après semaine,
luttent contre l'ennemi invisible ? »*



Yves, médecin-chef de l'unité des soins intensifs du CHU Tivoli, vient de retirer son masque après plusieurs heures passées dans l'unité Covid.

*« Si leur combativité,
Leur entraide,
Leurs espoirs,
Leurs désespoirs,
Constituaient le creuset d'une expérience alchimique
Qui répandra bientôt, dans l'au-delà de la peine, son savoir explosif ? »*

EXPOSITION " BOUFFONS "

MUSÉE INTERNATIONAL DU CARNAVAL ET DU MASQUE



Le vendredi 18 mars 2022, nous sommes allés voir l'exposition temporaire « BOUFFONS ! Eloge de la Fou'losophie » au Musée International du Carnaval et du Masque, situé à Binche. L'exposition est visible du 25 février au 11 septembre 2022.

Elle permet d'explorer le monde déjanté des Bouffons, ces amuseurs professionnels, ces « fous-sages », ces marginaux qui font rire et fascinent depuis le Moyen-Age. Au cours du dernier millénaire, ils ont porté plusieurs noms : fous du Roi, valets, clowns... Ils ont envahi notre imaginaire et en particulier le monde carnavalesque avec leurs symboles et leurs pratiques anciennes.

Au travers de plus de mille ans d'histoire, l'exposition « Bouffons » explore les trajectoires particulières de ces avatars de la Folie, en passant des costumes aux accessoires, des iconographies aux portraits sonores, des masques aux marionnettes... Elle nous questionne sur le rôle des Bouffons, et sur qui ils sont aujourd'hui.

Ça faisait longtemps que nous voyions le musée passer à la télé mais nous n'y étions jamais allés, malgré que nous ne sommes pas loin. Nous sommes donc partis à sa découverte, et n'imaginions pas qu'il y avait autant à l'intérieur !

Le musée s'étend sur 3 étages. Nous avons commencé par le dernier, là où se trouvent les costumes typiques des carnivals de chaque région, comme ceux de Liège ci-contre.



Nous sommes ensuite redescendus au deuxième étage afin de découvrir la raison principale de notre venue, l'exposition temporaire « Bouffons ».

Si « bouffon » sonne comme une insulte de nos jours, ce mot a une longue histoire derrière lui. Apparu au 16^e siècle, c'est une dérive du terme italien « buffare », « gonfler les joues », expression qui fait référence à une grimace populaire qui consistait à remplir d'air ses joues et expirer en émettant un bruit grossier. A la Renaissance, le terme désigne celui que l'on connaît sous le nom de « Fou du Roi ». Le rôle du Bouffon est d'amuser le Roi et sa cour.

L'idée de l'exposition a émergé suite au constat du fait que le Carnaval puise dans un répertoire d'anciennes pratiques et de symboles liés à la Folie. Durant plusieurs jours, la Folie nous pousse à l'excès de rire, d'alcool et renverse les codes.

On découvre toutes sortes d'objets différents, dont la marotte du Bouffon, qui est un bâton sur lequel est fixée une tête revêtue d'un capuchon à grelots. Elle est utilisée depuis le Moyen-Age et on la retrouve encore aujourd'hui dans certains carnivals. Il y aussi la vessie de porc, représentant la nourriture grasse qui est reine durant la période de Carnaval, et gonflée d'air, c'est également un symbole de la Folie. Elle est encore utilisée à Stavelot avec les Blancs Moussis qui taquent les visiteurs.



Le grelot est aussi un incontournable pour les bouffons, car c'est impossible pour eux de se déplacer en silence. Au Moyen-Age, il représente la tête vide du Fou... Dès le 15^e siècle, la queue de renard est également associée aux images de la Folie, rappelant le côté rusé et trompeur du personnage. Le coqueluchon fait aussi parti du costume des bouffons, une capuche aux grandes oreilles pendantes.

Dans un couloir, l'exposition se poursuit en mettant en scène 3 portraits sonores qui nous proposent de découvrir la vie de Bouffons du 16^e et 17^e siècle devenus célèbres. Les textes sont écrits par Corentin Dupont. Il y a le portrait sonore de Triboulet, bouffon du Roi à la cour de France au début du 16^e siècle ; celui de Richard Tarlton, bouffon de la Reine à la cour Elisabeth I au milieu du 16^e siècle, et celui de l'Angély, bouffon du Roi à la cour de France au début du 17^e siècle.

Entre ces 3 portraits, se trouvent d'autres parties de l'exposition, telle que l'explication de la trajectoire insensée du fol médiéval, avec l'illustration d'enluminures datant du 14^e siècle, dans lesquelles le portrait du Fou apparait pour la première fois. « *La fête des fous* » est également une représentation de cette époque.



La folie des gravures fait son apparition au 15e siècle, et la Folie devient un thème de prédilection pour les graveurs du 16e siècle.

Les images moralistes ainsi que les drôleries, les bouffonneries se répandent à travers toute l'Europe et deviennent un moyen de communication entre personnes religieuses et profanes, de classes sociales, cultures et langues différentes.

Oubliée, la figure du Bouffon ressurgit dans les années 1830, en pleine période romantique. Le Bouffon apparait dans les journaux satiriques et devient une icône du rire.



« Chers amis réjouissons-nous faisons les foux » - Anonyme, Burin, 17e siècle

Nous passons ensuite devant des miroirs déformés dans un couloir. Dans la pièce suivante, une estrade met en scène un imposant personnage. L'écriteau nous informant qu'au 16e siècle en Italie, le Bouffon s'affirme à travers une série de personnages de la Commedia dell'arte. Dans ce théâtre d'improvisation, les valets apportent souvent l'élément comique de manière fourbe. L'Arlequin est l'un de ces valets maladroits.



On passe ensuite à la partie des marionnettes, les seules n'étant pas visées par des stratégies protectionnistes de l'Etat au 17e siècle. Le théâtre des marionnettes représente les fantasmes contestataires du peuple.



Tient, qui voilà ?

Pour suivre, nous repassons au rez-de-chaussée, dans une salle plutôt sombre où se trouve un somptueux géant ! Pour finir, se trouve une très grande table où chacun porte un costume différent, afin de montrer la joie du Carnaval qui rassemble toutes personnes différentes. Pour rire, une technologie mauve et verte a été créée afin de montrer « l'afterparty » de ce que nous venons de voir !



De beaux costumes très spéciaux et très colorés sont aussi présent à la fin de l'exposition.



Je trouve que c'est une très grande exposition, elle est variée, il y a beaucoup d'objets. Elle nous permet d'avoir une vision complète de l'époque des Bouffons. Je ne connaissais pas du tout leur histoire donc ça m'a été très instructif. A l'échelle du musée dans son entièreté, il y a énormément d'objets représentant notre folklore.

L'exposition est pensée pour accueillir petits et grands, dans la première pièce se trouve de nombreuses indications à hauteur d'enfants, ainsi que plusieurs jeux. Plus loin nous nous retrouvons devant des miroirs déformés, ce qui amuse sans aucun doute les enfants (et même les plus grands !)

Un petit son d'ambiance très folklorique nous accompagne durant toute l'exposition et les portraits sonores du début tournent en boucle, limite en se chevauchant, il faut vraiment se mettre en dessous pour être concentré.

Caricature réalisée par Pierre Kroll pour l'ASBL Les Grignoux



Nous avons aussi fait un tour dans les expositions permanentes du musée, à savoir « Masques aux 5 coins du monde », dans laquelle on découvre les pratiques masquées du monde entier, et le « Centre d'interprétation du Carnaval de Binche », où l'on s'immerge dans ce célèbre et fantastique folklore. Il y a vraiment beaucoup d'objets et d'images, c'est formidable. En voici quelques photos...



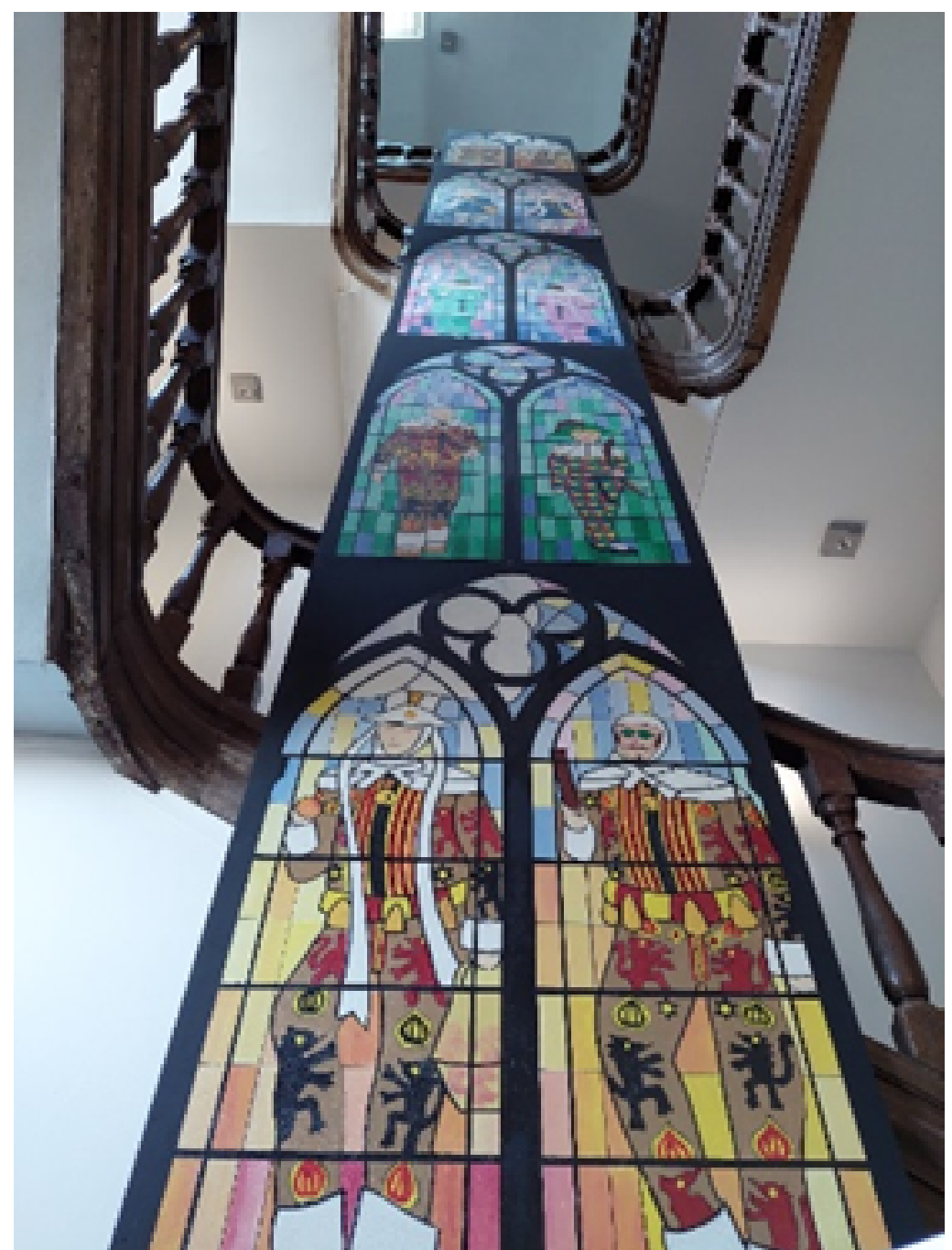
Le musée



L'ouverture du musée d'archéologie locale en 1921 n'était pas très prisée du public à l'époque. C'est pourtant de sa section « folklore » qu'émerge le musée que nous connaissons aujourd'hui. C'est en 1947 que le bourgmestre Charles Deliège décide de créer un musée consacré à la gloire du gille, dont Binche est la cité natale.



Situé au cœur de l'ancienne citée médiévale de Binche, le Musée International du Carnaval et du Masque propose un extraordinaire voyage à la découverte des folklores et traditions masquées. Avec plus de 10 000 pièces, tels que des masques, des costumes, des marionnettes, des instruments de musique... le musée est devenu un centre de recherche et de conservation des rituels masqués du monde entier. Une collection unique en Europe, reconnue par l'UNESCO.



SPECTACLE DE DANSE : " FORCES "

Le mercredi 16 mars 2022 à 21h, nous sommes allés au Théâtre du Manège, pour assister au spectacle de danse « Forces ».



C'est un rituel futuriste qui célèbre le pouvoir du vivant et de la collectivité en mettant en scène un corps perméable en constante mutation, un corps connecté aux éléments, au chaos, à la joie... qui tente de se réapproprier son pouvoir du dedans. Trois danseuses nous emportent en un tourbillon d'énergies primaires et émancipatrices.

Ce spectacle a été produit par Leslie Mannès pour la chorégraphie, Thomas Turine pour la musique originale et Vincent Lemaître pour la création lumière. Ils s'interrogent ainsi sur la relation triangulaire entre le corps, le son et la lumière en nous offrant une chorégraphie totalement hypnotique. Le spectacle a reçu le Prix Maeterlinck (jury de critique théâtrale) « Meilleur spectacle de danse » en 2020.

Formée en danse contemporaine, **Leslie Mannès** (1982) développe son travail personnel depuis 2006. Elle vit, travaille à Bruxelles et est diplômée du Master en Arts du spectacle de l'ULB. Elle collabore avec le compositeur Thomas Turine et le créateur lumière Vincent Lemaître depuis 2015. Thomas Turine est un artiste, compositeur, producteur musical originaire de Bruxelles. Depuis 2000, il est compositeur indépendant de centaines de pièces musicales. Les lumières subtiles de Vincent Lemaître participent quant à elle également au climat de la pièce. En 2017, ils avaient, ensemble, déjà mis sur pied un autre spectacle, « Atomic 3001 », dans lequel Leslie Mannès faisait un solo, vêtue de rouge, en se mettant en mouvement de manière martiale et répétitive sur le son de la techno. Après « Forces », le trio revient avec un nouveau spectacle en septembre 2022, nommé « Les Rituels du Désordre ».

Le trio de danseuses est donc composé de Leslie Mannès, chorégraphe du spectacle, Mercedes Dassy et Daniel Barkan. **Mercedes Dassy** est née en 1990 à Bruxelles et est une danseuse et chorégraphe, active dans les domaines de la danse, du théâtre, de la performance et de la vidéo. Après être partie dans une école d'art à New York durant l'été 2009, elle revient à Bruxelles et fait plusieurs collaborations. En 2014, elle commence à faire ses propres créations. **Daniel Barkan** est née en 1990 à Tel Aviv en Israël et est une danseuse contemporaine et chorégraphe également. Depuis 2013 elle habite aux Pays-Bas, où elle a été diplômée en 2017 d'un bachelier de danse à ArtEZ – University of the Arts. Depuis, elle a eu la chance de travailler avec plusieurs chorégraphes aux Pays-Bas et en Belgique et a récemment commencé à travailler sur ses propres chorégraphies et à performer sur la scène de certains festivals d'art.

Déroulement

Nous arrivons au théâtre et nous nous asseyons pour la première fois sur ses confortables sièges. La salle est remplie, il y a beaucoup de monde, dont plusieurs autres écoles. Quelques minutes plus tard, la salle est plongée dans le noir le plus complet. Le suspens commence alors à s'installer... Pendant un long moment, nous n'entendons que des bruits assez forts, mais ne distinguons pas qui se trouve sur scène. Le questionnement s'invite alors chez le public, attendant de voir quelque chose apparaître, la lumière étant très tamisée. Peu à peu, les 3 ombres blanches que nous voyions deviennent les 3 danseuses qui vont nous tenir en haleine durant une heure. Pendant 5 à 10 minutes, elles se trouvent en triangle et font des mouvements assez marqués avec leurs bras, au rythme de la bande son. C'est peut-être une longue introduction pour le public, mais se doit être également long pour la souffrance de leurs bras, chapeau donc à elles pour cette ténacité.

Elles ont ensuite retiré les tabliers blancs qu'elles portaient. Mais le rythme de leurs mouvements fut toujours le même que dans la première partie du spectacle. Elles sont comme des robots dynamiques bougeant leur tête et leur corps sur le tempo du son tranchant sortant des basses. Leurs gestes sont contrôlés et les bras sont toniques.



Les jeux de lumière sont nombreux, avec plusieurs spots verts disposés en cercle sur le sol de la scène et vers les danseuses

La cadence du spectacle s'accélère quand la musique s'invite à la danse. C'est une musique calme, joyeuse, accompagnée de lumières orangées qui semble nous emmener dans un autre univers. Les danseuses font des plus grands mouvements et prennent tout l'espace de la scène, allant très vite au-devant comme au fond de celle-ci. A la fin, elles reviennent trois fois sur scène afin d'être chacune applaudies et saluées.

Tout au long du spectacle, on ressent une force appuyée sur chacun de leur geste, comme si elles montraient qu'elles étaient bien ancrées dans le sol. Telles des « chamanes guerrières cyborgs », leurs trois corps forcent à l'admiration et à la fascination.





J'ai trouvé ce spectacle de danse assez spécial. Je n'avais aucun a priori avant d'arriver au théâtre puisque je ne m'étais pas renseignée plus que ça sur ce que j'allais découvrir. Un grand bravo aux danseuses, qui ont sûrement dû beaucoup s'entraîner pour en arriver là et danser une heure non-stop de manière très dynamique. C'est une expérience sensorielle unique, qui allie bien les mouvements avec le son et la lumière. Au lendemain de la prestation, le spectacle a évoqué beaucoup de réactions en classe, certains ne comprenant pas très bien ce qu'ils ont vu. Bien qu'il n'ait pas plu à certains, il aura beaucoup fait parler de lui, et c'est ça aussi qu'on aime parfois bien dans les œuvres artistiques !



CONFÉRENCE-CONCERT : LE CERVEAU MUSICIEN

Le jeudi 31 mars 2022 à 20h, nous avons assisté à la conférence-concert « Le Cerveau Musicien » dans la Chapelle du couvent des Sœurs Noires aux Ateliers des FUCaM (UCLouvain FUCaM Mons), situés au 2, rue des Sœurs Noires à Mons. La conférence-concert à deux voix et piano était interprétée par Isabelle Dumont et Jean-Luc Fafchamps.



Jean-Luc Fafchamps est un compositeur et pianiste né en 1960 à Bruxelles. Membre de l'Ensemble Ictus, il participe à de nombreuses créations, que ce soit dans le domaine des musiques de concert, des musiques de chambre ou dans des expériences mixtes avec de la danse. Il a gagné plusieurs prix, dont l'Octave des Musiques Classiques 2006 ou encore l'Octave de la musique contemporaine en 2016. Il a également reçu le Magritte de la meilleure musique originale pour le film *Insyriated* de Philippe Van Leeuw en 2018. De nombreux groupes et orchestres ont déjà joué ses œuvres, qui ont été programmées dans la plupart des festivals internationaux. Il enseigne actuellement l'analyse musicale à Arts² (Conservatoire de Mons), et est membre de l'Académie Royale de Belgique depuis 2019.

Isabelle Dumont est une actrice et créatrice de conférences scénique née en 1963 en Belgique. Après des études de littérature à l'Université Catholique de Louvain, elle s'est tournée vers les arts de la scène avec un an de formation en art dramatique à l'INSAS. Elle travaille depuis 1986 comme interprète pour des metteurs en scène, des compagnies de danse-théâtre et de théâtre musical, mais aussi comme dramaturge et collaboratrice d'autres artistes. Elle met également en œuvre ses propres projets scéniques, en particulier des conférences-spectacles, et travaille régulièrement au Théâtre de La Monnaie à Bruxelles pour des introductions d'opéras et l'enregistrement de podcasts.

La conférence commence sur un rythme très cadencé, Isabelle Dumont doit parler à la même vitesse et sur la même tonalité que la musique produite par Jean-Luc Fafchamps. Avec un grand débit de paroles, elle nous fait un rappel de nos cours de sciences de secondaire : oreille interne, cortex auditif... en nous montrant le trajet de la musique, de l'entrée de l'oreille jusqu'au cerveau. Les zones frontales médiales et intérieures du cerveau s'occupent plutôt du recours à la mémoire et à l'attention, aussi importantes pour la musique. Et techniquement, la **synapse** est « la zone située entre deux neurones (cellules nerveuses) et assurant la transmission des informations de l'une à l'autre » (Larousse).

Elle nous fait remarquer que certaines personnes sont amusiques, c'est-à-dire qu'elles sont « soit dans l'impossibilité de chanter ou de fredonner un air, soit dans l'incapacité de reconnaître les sons et les airs musicaux » (**amusie** - Larousse).

Certains cerveaux ont plus l'oreille musicale que d'autres. Mais à la naissance, **tout cerveau peut devenir musicien**. C'est un peu comme quand on apprend une langue en étant petit, ça vient tout seul, c'est très facile. Au plus on grandit et au plus c'est compliqué.

Elle nous a d'ailleurs imité plusieurs sons que peut faire un enfant durant ses premières années, ce qui était assez drôle. Elle nous les a tous décrypté et nous a expliqué que quand on est petit, on absorbe complètement le langage.

Elle nous a également parlé des **émotions** que nous pouvions ressentir en écoutant de la musique : frissons, joie, peur... Le système de réponse du cerveau est aussi un des sujets abordés. La musique activerait nos circuits de récompense, avec la dopamine qui en est le messenger chimique, assurant la connexion entre les neurones concernés. Nous découvrons ainsi les bienfaits de la musique sur notre cerveau.



Tout au long de la conférence, ses paroles sont accompagnées et exemplifiées par des extraits musicaux que nous joue Jean-Luc Fafchamps. Genesis, *Firth of fith* (1974) ; Morton Feldman, *Palais de Mari*, pour piano (1986) et Ludwig van Beethoven, *Sonate pour piano n°1 en fa mineur, op.2 n°1* (1794-1795) en sont quelques exemples.

Isabelle Dumont fait participer le public en lui demandant par exemple de deviner la couleur qui se cache derrière tel ou tel extrait musical ! Certaines musiques tendent plus vers des couleurs chaudes, comme l'orange, tandis que d'autres rappellent les couleurs plus froides, comme le bleu. Elle nous a aussi demandé d'essayer de reproduire des sons après elle.

Vers la fin, elle nous a interprété une petite séquence d'opéra, nous ne nous y attendions pas. Si nous sommes intéressés d'en savoir plus, elle nous informe que de nombreux livres existent sur le sujet et que c'est assez passionnant.

Pour clore ce spectacle, Jean-Luc Fafchamps nous a interprété au piano, une création personnelle appelée « *La Vague* » et créée en 2019. Elle est inspirée par « l'énergie sombre du cerveau », c'est-à-dire des oscillations de grande amplitude et de fréquence très lente qui parcourent notre cerveau en permanence et synchronisent les activités de ses différentes régions dans les moments où notre esprit vagabonde.

Je suis contente d'avoir pu assister à une conférence-concert, c'était une première pour moi. De plus, c'était très intéressant et instructif, ainsi que participatif ! Chapeau à Madame Isabelle Dumont qui retient tous ces termes « techniques » (ou plutôt scientifiques) que composent notre cerveau, et nous les dit tous les uns à la suite des autres en quelques minutes. Notre sortie s'est terminée avec le traditionnel verre de l'amitié !

SON — EMOTION — IMITATION - PARTICIPATION



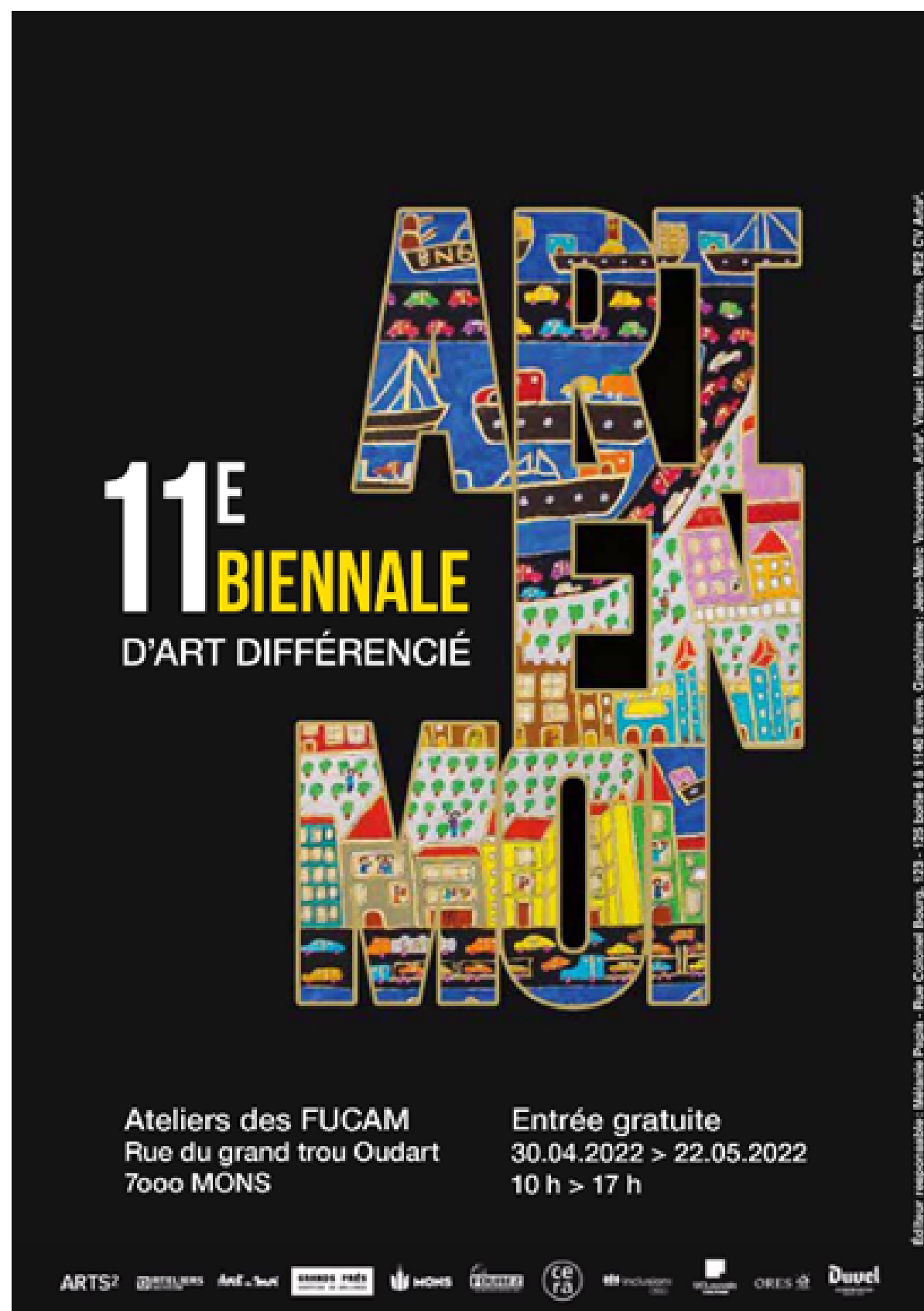
© Getty Images / Human brain and headphone, artwork

EXPOSITION D'ART DIFFÉRENCIÉ :

"ART EN MOI "

Le vernissage de l'exposition d'art différencié « Art En Moi », organisée par l'ASBL Inclusion Mons, se tenait le vendredi 29 avril 2022 dès 19h00, dans le cloître du couvent des Sœurs Noires aux Ateliers des FUCaM (UCLouvain FUCaM Mons). L'exposition est visible du samedi 30 avril au dimanche 22 mai 2022.

« Inclusion Mons » invite des institutions très différentes, s'occupant de personnes présentant une déficience mentale, à se réunir tous les deux ans. Pour cette édition, ce sont 66 artistes qui sont exposés et pas moins de 250 œuvres ! Ces personnes en situation de handicap intellectuel donnent le meilleur d'elles-mêmes, dans un rendez-vous souvent quotidien avec l'art, au sein de leur institution.



Dans certaines de celles-ci, le travail artistique est guidé par un professionnel et est quotidien, tandis que pour d'autres les ateliers sont hebdomadaires.

Depuis 2001, l'Association Francophone d'Aide aux Handicapés Mentaux de Mons-Borinage (l'AFrAHM), qui était l'ancienne appellation de l'ASBL Inclusion Mons jusqu'en 2015, organise cette exposition bisannuelle de peintures et de sculptures et reste fidèle aux Ateliers des FUCaM, lieu emblématique porté par la culture, l'histoire et la transmission. A ses débuts, l'association était une association de parents, mais ses valeurs sont toujours les mêmes aujourd'hui : défendre les droits des personnes handicapées mentales et essayer de créer du lien avec les familles et les professionnels. En effet, la création de l'association remonte à 1959, année durant laquelle une cinquantaine de parents créent l'Association Nationale d'Aide aux Enfants Retardés (ANAER) sous l'impulsion du Docteur Renée Portray. Leur premier combat était de créer des écoles adaptées aux besoins de leurs enfants. Plus tard, l'association défendra toute personne ayant un handicap intellectuel, quel que soit son âge.



© Malika Nere, « Ma Copine »



© Christophe Sirjacobs, « Mister Castor »

Le vernissage est un moment important pour les artistes car il représente la rencontre avec l'autre. Fiers de leurs œuvres, ils expliquent leur travail et le résultat. Cette démarche met en avant la valorisation de la personne ayant un handicap intellectuel et apporte aux personnes « dites normales », un regard neuf sur l'autre et sa différence. On donne la possibilité à ces personnes de s'exprimer individuellement en tant qu'individu, et on les voit en tant qu'artiste et non plus en tant que personnes handicapées. L'exposition rassemble des œuvres réalisées dans les ateliers des services d'accueil pour adultes du Hainaut et du Brabant Wallon.

Les œuvres ne restent exposées qu'un mois aux Ateliers des FUCaM, mais cette période sera assez dynamique puisque des ateliers ouverts seront par exemple menés les 6 et 7 mai, qui permettront de dialoguer avec les artistes au travail, et des visites guidées pour les écoles et groupes de particuliers sont possibles. Un dévernissage est également organisé le dimanche 22 mai afin de clôturer de manière festive ce moment de rencontres artistiques.

Déroulement

Nous sommes arrivés avant l'heure officielle du début du vernissage, afin d'avoir le temps de contempler les œuvres à notre aise. Rapidement, dix minutes après être arrivée, les couloirs du cloître et la chapelle se sont remplies de visiteurs en deux temps trois mouvements ! Plusieurs fois, j'ai fait le tour de l'exposition, et à chaque fois je voyais une œuvre que je n'avais pas vue auparavant, tellement l'exposition est diversifiée.

Dans la chapelle, toutes les chaises étaient enlevées afin d'avoir plus d'espace pour l'exposition. Les sculptures étaient disposées sur des tables, tandis que les peintures étaient accrochées sur des paravents.

Le piano, lui, était par contre toujours bien là, et n'est pas resté sans mot, puisqu'un musicien était présent afin de nous rendre encore plus agréable cette visite. Plusieurs artistes étaient présents et prenaient plaisir à discuter avec le public.

Entre temps, nous avons la possibilité de voter pour la peinture et la sculpture que nous préférons de l'exposition. Le célèbre verre de l'amitié était bien sûr de la « party », et vers 19h30, un petit discours de remerciements a eu lieu.



Mélanie Papia, directrice générale de l'ABSL Inclusion, nous a d'abord souhaité la bienvenue à cette 11ème biennale d'Art en Moi. Elle nous informe que de coutume c'est Annette Waroquier qui introduisait et faisait vivre cette exposition, mais qu'aujourd'hui elle n'est plus là avec nous. Elle la remercie au nom de l'association pour tout son investissement. Elle remercie également tous les artistes et pointe la qualité, la diversité de création que l'on peut retrouver derrière les œuvres. Elle remercie le comité de Mons, ainsi que les bénévoles qui donnent de leur temps et qui sont vraiment derrière l'organisation de l'exposition, tel que Gontran Matucci, éducateur au « Roseau Vert ». Elle remercie enfin les partenaires tels que La Brasserie Fourré qui a permis de nous abreuver et de nous sustenter, ainsi que les Grands Prés, qui ont permis une grande visibilité de l'expo. Elle note la chance de pouvoir faire cette exposition dans le cadre somptueux que sont les Ateliers des FUCaM.

C'est ensuite au tour d'**Alain Vas** de prendre la parole. Il évoque l'honneur que l'université a de pouvoir accueillir en ses lieux ce type d'exposition. Il rappelle que l'université a 3 missions : l'enseignement, la recherche et le service à la société. C'est sous cette dernière mission que l'université contribue à l'émerveillement lié à la culture et contribue à cette dimension d'inclusion et de solidarité qui sont au cœur de ses valeurs. Il remercie Corinne Ranocha, directrice administrative des Ateliers des FUCaM, d'avoir géré l'organisation, et notre professeur Jean-Luc Depotte, sans qui la culture ne serait pas la même à l'UCLouvain FUCaM Mons.

Enfin, en tant qu'invité d'honneur, **Elio Di Rupo** nous rappelle qu'il fut bourgmestre de la ville pendant 18 ans, et qu'il n'a jamais raté une seule biennale. Celle-ci a d'ailleurs dû être déplacée cette année à cause du Covid. Il remercie les artistes, les organisateurs, l'UCL Hainaut de mettre en œuvre ce grand moment culturel de la ville de Mons.

Enfin, une autre **responsable de l'ASBL Inclusion Mons** nous touche un petit mot supplémentaire sur le début de cette folle aventure : « Nous sommes en 2001 et lors d'une petite réunion chez Annette Waroquier, celle-ci me demande pour faire « un petit truc spécial » qui pourrait avoir du sens pour l'assemblée générale ». Elle travaillait au Centre Reine Fabiola de Neufvilles à l'époque et lui a alors proposé l'organisation d'une exposition d'art différencié. 21 ans après, normalement 20, ils sont toujours là !



© Mickael Bardiaux, « La Rivière »

J'ai trouvé cette exposition très variée et riche de différentes techniques. Le vernissage était assez animé et une bonne ambiance y régnait.



© Salvatore Zitelli, « Mickael Jackson »



[illegible]